

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

## SOMMAIRE

	Page
JULIEN BENDA.....	L'Europe sera une victoire de l'Abs- trait sur le Concret ..... 89
JEAN DUPERTUIS.....	Auto-Instruction et École active ... 94
PIERRE EMMANUEL.....	Romantiques allemands et moralistes français ..... 127
FRANCIS JEANSON.....	Découverte d'un critique ..... 131
PAULINE GUIRGUIS.....	Le livre de la Compensation et de la bonne Fin. .... 136
RENÉ MARAN.....	Un Nouveau "Grand Meaulnes" 159
JEAN-LOUIS BRUCH.....	"Oublieuse Mémoire"..... 163
PIERRE DESCAVES.....	Les lauriers du printemps et de l'été sont coupés ..... 166
RENÉ DUMESNIL.....	Le festival de musique Romantique de Strasbourg..... 170

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

*Assurances sur la Vie*

**L'UNION = VIE**

---

LE CAIRE :  
7, Avenue Fouad 1er

R.C.C. 4054

---

ALEXANDRIE :  
1, Rue Debbanné

R.C.A. 10036

# Qualité Immuable !



EMBOUTEILLÉ EN EGYPTÉ PAR S. I. C. O  
PAR AUTORISATION DE THE COCA-COLA COMPANY U.S.A.

R. C. 63524

# MISSION LAIQUE FRANÇAISE

## LYCÉE FRANÇAIS DU CAIRE

2, Rue El-Hawayati.

### JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE.

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants et anglais à partir de la Huitième.

### LYCÉE DE FILLES.

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale ; enseignement ménager ; puériculture).

### LYCÉE DE GARÇONS.

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale. Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

---

## LYCÉE FRANÇAIS D'ALEXANDRIE

C h a t b y

### JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

### LYCÉE DE GARÇONS.

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes. Éducation physique et Sports.

### ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE.

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

### COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

### COURS D'INGENIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES  
ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAIQUE FRANÇAISE,

AU JEUDI 6 OCTOBRE 1949.

# MISSION LAIQUE FRANÇAISE

---

## LYCÉE FRANCO-ÉGYPTIEN

Avenue Fouad 1er, HÉLIOPOLIS.

### LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

### LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

### JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

---

---

## COLLÈGE FRANÇAIS DE GARÇONS

45, Rue du Daher.

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

---

---

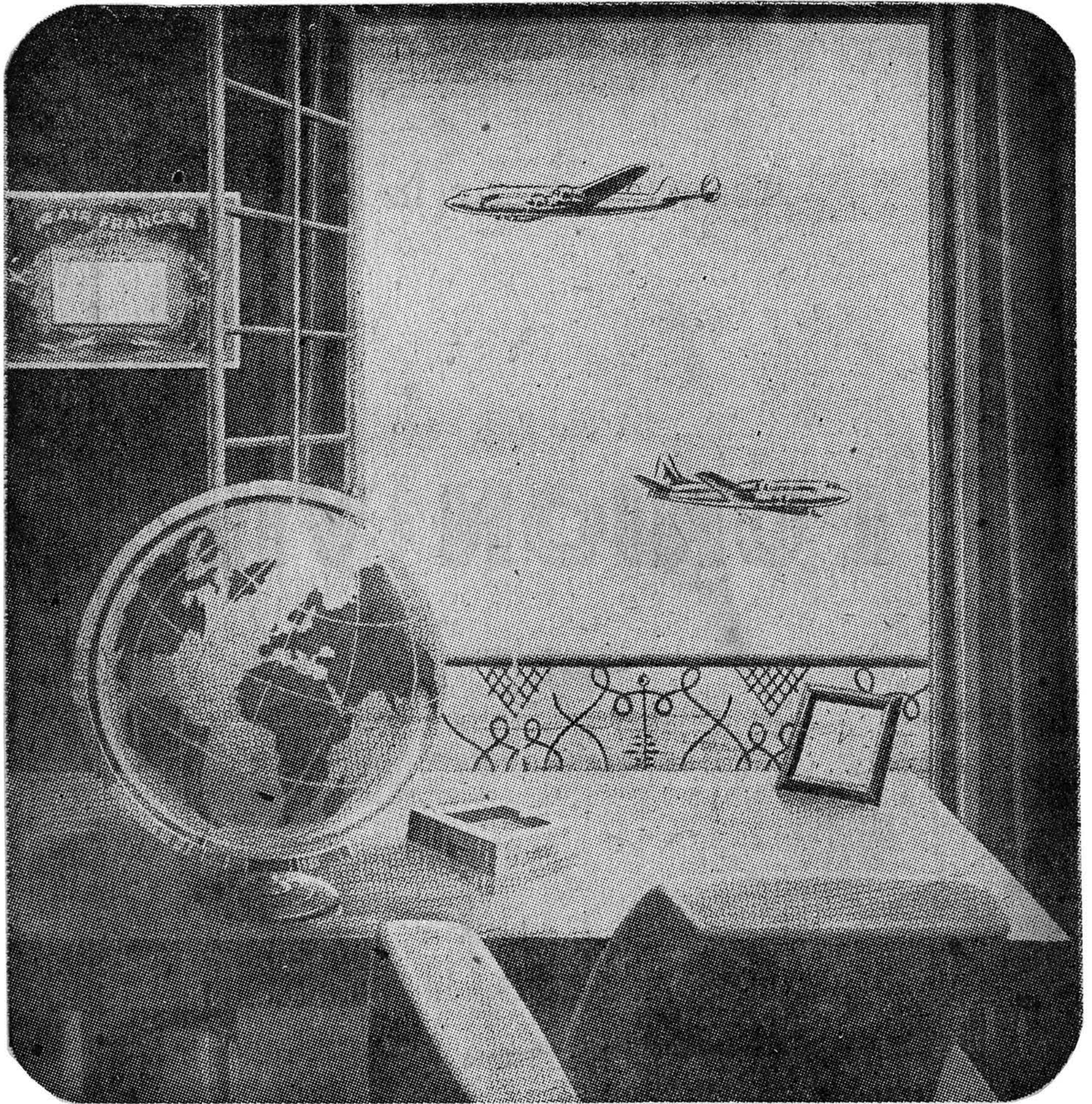
## COLLÈGE FRANÇAIS DE JEUNES FILLES

6, Rue Zohni, Daher.

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets. Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES  
ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAIQUE  
FRANÇAISE, AU JEUDI 6 OCTOBRE 1949.



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS  
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



**AIR FRANCE**



*Direction régionale et Aérogare*

*- Midan Soliman Pacha Tél. 79913 - 14 - 15*

*Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670 .  
- Alexandrie : 3, rue Fouad 1er -- Tél. 20941*

**ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE**

# LA REVUE DU CAIRE

---

## L'EUROPE SERA UNE VICTOIRE DE L'ABSTRAIT SUR LE CONCRET

Dans la conclusion de son *Histoire des peuples de l'Europe*, Charles Seignobos écrit ces lignes qui me semblent un modèle de profonde généralisation historique :

“La transformation (chez ces différents peuples) “s’est accomplie dans les domaines divers de l’activité “humaine par une marche analogue : en partant d’un “procédé d’action personnel, concret, local, varié, “pour arriver à un système impersonnel, abstrait, “général, uniforme. Elle part, en politique, du com- “mandement personnel du chef pour aboutir au gou- “vernement anonyme de l’Etat, organisé partout dans “les mêmes formes. En religion, elle part de la re- “lation personnelle du croyant avec une puissance “divine locale pour aboutir à la religion universelle, “abstraite, d’un Dieu unique. En science, elle part “de la réflexion personnelle pour aboutir à la science “abstraite, impersonnelle, opérant suivant des mé- “thodes uniformes. Dans la technique elle part “du métier individuel enseigné par un apprentissage “personnel pour aboutir à la société anonyme, opé- “rant avec un capital abstrait, suivant une technique “uniforme. En matière économique, elle part de “l’échange individuel des objets pour aboutir aux opé- rations uniformes du crédit impersonnel et anonyme”.

Une frappante illustration de cette loi me semble donnée par la France. Très nettement la formation de la France en nation a exigé de ses habitants une ascension au sentiment de l'abstrait.

\*  
\* \*

Cela se voit éminemment dans le sentiment qu'ils ont de la possession du sol. Il est clair que si les Français forment aujourd'hui une nation, c'est parce que chacun d'eux est arrivé à sentir que le sol de la France tout entière est à lui, et non pas seulement la partie de ce sol qu'il détient ; c'est parce que le paysan languedocien ou provençal est parvenu à penser qu'il possède aussi le Vexin et l'Artois, où il n'a peut-être jamais mis le pied, et est prêt à les défendre tout autant que son sol personnel en cas de danger ; plus exactement, c'est parce que l'idée d'une terre de France, composée de morceaux appartenant chacun à un Français, a fait place à l'idée d'une terre de France transcendante à ces morceaux et possédée, une et indivisible, par l'ensemble indivisible des Français. Or l'idée d'une telle possession, il faut que les séides du concret s'y résignent, implique nettement un sentiment de l'abstrait, du moins par rapport à la mainmise de Pierre ou de Jacques sur son champ du Berry ou de la Somme, mainmise qui, elle, est du concret.

Le passage du concret à l'abstrait saute encore aux yeux si on regarde la langue. Il est évident qu'en acceptant la défaite des patois au profit du français — chose qui lui était indispensable pour qu'elle fût une nation — la France a, encore pour une forte mesure, délaissé le concret en faveur de l'abstrait. Le français est une abstraction par rapport aux patois, tout comme plus haut la France en était une par rapport aux champs du Berry et de la Somme. D'ailleurs les poètes du



concret pleurent volontiers cette défaite des patois ; ils trouvent aisément scandaleux que tel vieux barde breton ou champenois ne jouisse pas de la même gloire que Racine ou Molière.

La même loi se vérifie encore en fait de gouvernement. Tout le monde accordera que, si les Français forment une nation, c'est parce qu'ils ont su s'élever à l'idée abstraite de l'Etat et vaincre leur attachement aux autonomies locales, qui sont, elles, du concret. Au fond les amis du concret, s'ils allaient jusqu'au bout de leurs amours, devraient déplorer l'unification de la France, le triomphe de ses rois sur le monde féodal ; car enfin le concret, le sensible, l'humain, c'était le monde féodal, c'étaient les petits corps autonomes. Dans le *Siegfried* de Giraudoux, un poète du concret, né de l'autre côté du Rhin, pleure la saveur des petites principautés allemandes, maudit le béotisme de ce Bismarck avec son rateau unificateur. Il ne faudrait pas pousser beaucoup certains de nos esthètes pour entendre que la France était autrement succulente quand on y changeait de code en changeant de chevaux de poste.

Voici d'ailleurs ce qu'en viennent à sortir les docteurs du concret : “La commune, déclarait Bonald pour montrer combien les libertés locales ont le droit de primer l'Etat abstrait, est un corps plus solide, plus visible, plus réel que le département ou le royaume qui sont plutôt des corps moraux”. Ce “patriote” ne paraît pas comprendre que c'est parce que les Français ont préféré ce “corps moral” qu'est le royaume — moins “réel” en effet que la commune — qu'ils ont fait une nation, au lieu de demeurer, comme au temps de Vercingétorix, une mosaïque de villages occupés à s'entre-détruire.

Autre remarque. Chaque fois que les Français ont senti que leur existence comme nation était

menacée, ils se sont accrochés à l'idée abstraite de la France, au *mythe France*, qui s'est très tôt formé : j'ai montré, dans mon *Histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*, le rôle qu'a joué le mot France pour la reconstruction de l'unité après l'effondrement carolingien. Jeanne d'Arc fixe ses yeux sur un royaume de France qui concrètement, n'existe plus. Les pacificateurs des guerres de religion, L'Hôpital, Henri IV, prêchent le retour à la France, transcendante aux Français concrets — qui s'entretuent. Quand le duc d'Aumale, en face du maréchal Bazaine, balbutiant pour excuser sa trahison : "Il n'y avait plus rien, plus d'armée, plus d'argent, plus de gouvernement", lui répond : "Monsieur le Maréchal, il y avait la France", il fait appel à l'abstraction. Car, du point de vue du concret, c'est le maréchal qui avait raison.

\*  
\* \*

Si la formation des hommes en nations a demandé de leur part une accession à l'abstrait, il est une autre formation qui l'exigera bien davantage ; ce sera celle de l'Europe. Mais ici surgit un gros obstacle.

Dans le cas de la nation, on peut dire que l'abstrait reste encore dans le concret. La France, l'Angleterre, l'Italie sont de dimension assez restreinte pour que le citoyen d'une de ces nations la sente comme matériellement, se la représente clairement, trouve dans cette image une satisfaction à son besoin de concret. Il n'en serait plus de même avec une chose aussi vaste que l'Europe. Ici l'équilibre entre l'abstrait et le concret serait violemment rompu en faveur de l'abstrait. On m'opposera l'exemple des Etats-Unis ou de l'Empire russe, où l'immensité du territoire n'empêche pas le sentiment du concret. Je répondrai que ces deux pays

possèdent l'unité de langue ; qu'en outre un citoyen du Texas ou de la Volhynie n'a pas, pour adopter l'idée abstraite d'Amérique ou de Russie, à assoupir dans son cœur le sentiment d'une histoire et d'une culture locales éminemment glorieuses, comme un Français ou un Allemand, pour s'élever à l'idée d'Europe. Le petit paysan de l'Ile-de-France qui n'a jamais foulé que son sol, parlé que sa langue, salué que les grands hommes de sa nation, et qui se sentira comme citoyen de l'Europe, incarnera une singulière victoire de l'idée sur l'image, du conceptuel sur l'immédiat, de l'indirect sur le direct. Victoire que la philosophie a toujours tenue pour la mesure de l'évolution de l'esprit humain. Espérons qu'elle se réalisera.

JULIEN BENDA

# AUTO-INSTRUCTION ET ÉCOLE ACTIVE

(ÉDUCATION CRÉATRICE)

*“Tout progrès de la Société repose sur la faculté de développement laissée à l'individu”.*

EINSTEIN

Les principales recherches de la nouvelle pédagogie, basée sur la psychologie, tendent à l'autonomie de l'individualité de l'enfant et à l'individualisation de l'enseignement scolaire.

Et l'accord ne s'est pas encore fait entre les psychologues au sujet de l'individualité enfantine.

Pour les uns — Piaget et son école — le contenu mental, dont on peut constater à chaque âge les différences qualitatives, obéit davantage à une logique interne qu'aux influences du milieu. Le passage de la pensée enfantine à la pensée adulte équivaldrait à l'orientation graduelle d'une pensée absolument individuelle et ne connaissant qu'elle-même vers une pensée qui, en se socialisant, apprendrait à limiter ses propres points de vue dans la mesure où elle s'apercevrait qu'ils sont inconciliables avec les points de vue d'autrui.

Pour d'autres — Durkheim et ses disciples — il n'y a pas de contenu mental qui puisse être considéré

comme strictement spécifique d'un âge donné. Les réflexions ou explications de l'enfant sur la nature des choses dépendent pour beaucoup de l'entourage familial et de l'ambiance sociale. Les idées de l'enfant sont le résultat de son effort pour s'assimiler les techniques en usage autour de lui — entre autres celles du comportement et du langage — et son activité propre ne pouvant se manifester ou s'exercer qu'à propos de ces techniques, elle en reçoit nécessairement ses thèmes.

Et la différence entre la pensée de l'enfant et celle de l'adulte mesure exactement l'écart de leurs possibilités respectives.

Pour d'autres enfin — Wallon, Richard, etc. — les deux points de vue précédents sont inséparables. Il y a des façons de raisonner qui demeurent absolument étrangères à l'enfant et, inversement certains types d'idées et d'explications, appartenant au plan où se meut son intelligence, sont d'une rencontre plus ou moins probable, encore qu'ils ne soient nullement nécessaires, comme le montre la comparaison d'enfants du même âge provenant de milieux suffisamment différents.

L'important est de chercher, sous les manifestations, la structure psychique qui les rend possibles et qui exclut les manifestations trop évoluées.

Pour chacune de ces étapes, il existe entre toutes les observations, quelle qu'en soit la source, un synchronisme rigoureux qui serait inexplicable s'il s'agissait uniquement de circonstances extérieures. Et, comme l'a montré Wallon (1), chaque étape présente une grande cohérence, à la fois dans sa structure propre et dans ses rapports avec la structure évolutive de l'individu, lequel s'intègre lui-même à des systèmes de plus en plus vastes.

---

(1) Henri Wallon : "Origines du caractère chez l'enfant".

Quand on se trouve en présence des théories modernes qui cherchent à expliquer l'adaptation de l'enfant à son milieu, il apparaît que les trois endance-sus-mentionnées, différant l'une de l'autre sans être inconciliables, insistent sur un élément fondamental : celui de l'apport individuel dans le comportement de l'enfant, son effort d'adaptation à travers les diverses étapes de son développement.

D'autre part, la psychologie expérimentale, aidée de la pédagogie — recherches de laboratoire et observations directes — a reconnu à l'enfant une originalité qui lui appartient en propre et a établi l'autonomie de son être psychique. Au lieu de vérifier la théorie d'Aristote sur les idées générales abstraites et sur l'incapacité de l'intelligence à saisir l'individuel, la psychologie moderne la dément au contraire, au profit du caractère concret des concepts spontanément émis par l'intelligence enfantine (1).

Les enfants sont des réalités vivantes conditionnées par les lois de l'individualité et, dans la phase de connaissance constituante qui est la leur, ils semblent moins procéder par des moyens abstraits que par des représentations concrètes qui découlent de leurs intérêts biogénétiques et de leur mentalité primitive. Leur sensibilité est tournée vers les excitations d'origine extérieure, leur intellectualité est éveillée par l'aspect concret des objets, des personnes et des idées. Parmi la masse confuse des impressions globales que sont d'abord les leurs, les enfants suivent un long processus d'intégration mentale en harmonisant peu à peu, après les avoir identifiées, puis juxtaposées, les différentes images de la vie. Et dans cette croissance intellectuelle, leurs perceptions et représentations progressent par degrés, à travers des ensembles de plus

---

(1) Voir les travaux de Meyerson et de Jakubisiak.

en plus compréhensifs, chaque ensemble nouveau s'imposant comme unité intuitive et comme donnée immédiate. Et c'est ainsi que les réactions spontanées des enfants, ne sont pas les mêmes que celles des adultes, parce qu'ils ne se trouvent pas au même stade de développement et que leur individualité psychique, qui a son autonomie, est caractérisée par la nature concrète de ses aptitudes mentales.

\*  
\* \*

En même temps que la psychologie étudie l'individualité de l'enfant, la nouvelle pédagogie préconise l'individualisation de son instruction.

Le procès de l'enseignement traditionnel a été fait et Henri Bouchet(1) en a résumé les accusations principales dans son étude sur le mal scolaire, caractérisé par l'ennui, la fatigue, le mépris du travail, par le manque de curiosité et d'originalité des élèves, leur culture superficielle et leur médiocrité intellectuelle. Les maîtres s'adressent à des élèves "abstraites", non à des enfants réels. Ils abusent de l'autorité extérieure, de l'enseignement verbal et de la culture livresque. Et il résulte des idées confuses, des connaissances aussi vite oubliées que mal apprises, des mémorisations anti-psychologiques, une absence totale d'esprit scientifique et une inadaptation de l'école à la vie.

Les causes de ce mal scolaire sont multiples. Le régime de discipline externe, de nivellement systématique et de compression engendrie l'apathie ou l'anarchisme des élèves. Les manuels réglementaires, conformes à la vieille psychologie abstraite, l'enseignement dogmatique à coups de définitions, de formules, de

---

(1) "Individualisation de l'Enseignement". Alcan. (1933).

sommaires, de nomenclatures, ne peuvent créer qu'une fausse érudition artificielle et une pseudo-culture. La conception abstraite de classes uniformes et d'un régime commun de travail, ne tenant compte ni des prédispositions individuelles des enfants ni de l'originalité professionnelle des maîtres, ne peut que frustrer les élèves de toute velléité de travail personnel et de toute initiative.

Il n'est donc pas étonnant que les éducateurs nouveaux aient réagi, en cherchant à remédier à ce mal dont souffre l'enseignement scolaire traditionnel. Ils ont compris qu'il fallait traiter les élèves, non pas comme des abstractions, comme des "pâtes molles" offertes à toutes les formes possibles, mais comme des êtres concrets, avec leurs dispositions particulières et leurs goûts individuels.

Il n'est pas sûr, pensaient-ils, d'accord avec les psychologues, que la somme des connaissances constituées soit de quelque usage pour les enfants qui en sont à la phase de la connaissance constituante. Avec les livres scolaires, les programmes encyclopédiques, on oblige l'écolier à prendre comme point de départ ce qui devrait être un point d'arrivée. Et cette "rationalisation" de l'enseignement, adoptée par la vieille scholastique, ne constitue-t-elle pas un dangereux anachronisme, en tournant le dos aux réalités ?

On connaît les efforts des "Ecoles Nouvelles" et de la "Ligue internationale en faveur de l'éducation nouvelle" (1) pour appliquer à l'enseignement les méthodes scientifiques et les principes de l'individualité psychologique, pour supprimer tout hiatus dans la carrière intellectuelle d'un adolescent, — ce que demandent aussi, en France, les "Compagnons de l'Uni-

---

(1) Voir "Revue du Cairo", Nos. 86 et 87. (Janvier et Février 1946).



versité Nouvelle” — pour mettre chacun à la place que lui désignent ses aptitudes, en utilisant pleinement les ressources offertes par chaque individualité en vue de sa propre formation. Si l'éducation des siècles précédents était surtout une question de redressement de l'homme par l'extérieur, d'après des règles reçues, pour les pionniers de l'éducation nouvelle, il s'agit au contraire d'une formation intellectuelle et morale par l'intérieur, par la réalisation de notre propre fond et le développement des “potentialités” innées de chacun.

Et pour que l'enseignement scolaire soit véritablement basé sur ce principe nouveau d'auto-instruction et d'auto-culture, c'est aux enfants eux-mêmes à organiser spontanément leur travail individuel avec le secours des maîtres. L'élève doit faire lui-même sa grammaire et, autant que possible, sa science, par l'observation, la réflexion, l'activité personnelle. Le maître ne doit pas être pour lui un fournisseur de science toute faite imposée du dehors, mais un guide qui montre le chemin, un conseiller technique, un chef de travaux pratiques qui sache éveiller surtout le désir de connaître le goût de la recherche, la curiosité et l'initiative. Et comme tous les esprits ne sont pas aptes aux mêmes efforts, il est naturel qu'on ait songé à grouper les élèves d'après leurs aptitudes, l'enseignement mutuel devant compléter l'enseignement individuel, en apprenant aux élèves à s'entr'aider et à se discipliner eux-mêmes, à développer en eux les sentiments de la responsabilité et de la solidarité, sans cesser de fortifier leur indépendance.

Cette éducation à la fois individuelle et mutuelle doit donner aux élèves plus d'assurance dans leur propre formation en même temps que plus de confiance les uns dans les autres par un appel constant à la rectitude du jugement et à la conscience morale. Et cette nouvelle pédagogie qui ne se détache de la tradition

que par son caractère culturel ne pourra-t-elle pas aider à l'orientation professionnelle en favorisant le développement des aptitudes personnelles, dans une saine ambiance d'émulation bien comprise, c'est-à-dire fraternelle ?

\*  
\* \*

En proposant l'auto-instruction comme remède au mal scolaire, certains éducateurs nouveaux, pionniers de l'“Ecole Active” — Miss Parkhurst, John Dewey, Washburne, Ferrière, Dottrens et d'autres — ont expérimenté différentes techniques d'enseignement individualisé.

Au cours de mon voyage “pédagogique” autour du monde, en 1927, j'ai visité l'école privée de Miss Parkhurst, à New-York — externat rattaché à la “Columbia University” — et j'ai pu me rendre compte, en voyant travailler les élèves, qu'il ne suffit pas d'appliquer à l'enseignement une technique d'individualisation pour que l'auto-instruction soit réalisée, car tout dépend de l'esprit dans lequel se fait cette application. C'est Mme. Montessori — ne l'oublions pas — qui avait chargé d'abord Miss Parkhurst d'organiser dans le centre industriel de Dalton une école expérimentale où seraient appliqués à l'étude des programmes officiels ses principes auto-éducatifs. Il en est résulté le plan Dalton (1), qui permet l'adaptation la plus étroite des exercices scolaires aux exigences du travail individuel.

Et ce plan, au dire de Miss Parkhurst qui l'a établi, serait beaucoup moins une méthode d'organisation du

---

(1) Ce plan Dalton a aujourd'hui droit de cité dans plusieurs centaines d'écoles américaines ainsi que dans nombre d'institutions d'Angleterre, de Pologne, de Hollande, de Chine et du Japon, sans compter les colonies anglaises et plusieurs républiques sud-américaines.

travail scolaire qu'un instrument neutre, pouvant servir à l'individualisation de tout enseignement, quel qu'il soit, et permettant une efficacité maximum dans n'importe quel travail. Et c'est précisément ce que lui reprochent ses adversaires — de pouvoir être mis au service de buts discutables, notamment de programmes préconçus, de pouvoir infuser un sang nouveau — vie plus ou moins artificielle — au vieil organisme scolaire.

Nous n'avons pas à l'analyser en détail ici (1), mais à le signaler comme principe d'amélioration du travail individuel, en remarquant l'habileté avec laquelle sont conciliées les exigences des programmes et celles de la liberté enfantine. On donne d'abord à l'élève un aperçu général de ce qu'il lui faudra apprendre dans l'année, de l'effort global à fournir — sorte de cadre très vaste où les diverses matières d'enseignement sont indiquées dans leurs grandes lignes.

Puis, toute cette besogne est fractionnée en "tâches mensuelles" ; la course totale est divisée en relais précis, ce qui donne à la fois élan, courage et confiance. On débite ainsi le programme obligatoire par tranches accessibles à tous, car ceux qui travaillent lentement ont le même espoir d'arriver au but que ceux qui rapidement franchissent les étapes, se réjouissant de pouvoir utiliser, selon leurs goûts, le temps libre qui leur reste. Tout programme est présenté de telle sorte que chacun peut l'envisager sous un angle personnel et — fait nouveau — le maître lie directement chaque élève à son projet en lui demandant une promesse écrite où sera engagé son amour-propre.

Et l'instinct combatif de l'enfant entre en jeu pour abattre en un mois la tâche librement acceptée.

Evidemment, le premier feu passé, l'enthousiasme tomberait vite si le plan Dalton ne prévoyait pas une

---

(1) Voir pour une étude complète : "*Le plan Dalton*" par A. Guisen. Ed. : Lebègue. Bruxelles 1930.

modalité essentielle dans l'accomplissement de ces tâches mensuelles : chaque élève est libre d'exécuter son plan à sa guise, pouvant abandonner momentanément une tâche qui le rebute par ses difficultés pour la laisser "mûrir" dans son inconscient. Chaque élève peut donc marcher à son pas dans chaque matière. Et comme le travail accompli n'est accepté par le maître que s'il est bien fait et bien compris, aucun danger de bâclage n'est à craindre. Au contraire, à cette liberté bien entendue la qualité du travail a tout à gagner, puisque c'est au moment où elles passent par leur maximum que seront captées les énergies spirituelles — moment dont l'enfant est le seul juge, mais qu'on peut placer après un temps assez long, nécessaire à la mise en train. Or, c'est précisément à ce moment favorable que la cloche de l'école traditionnelle vient interrompre un travail auquel on a pris goût. Il en résulte un gaspillage mental qu'a supprimé le plan Dalton, en remplaçant les récréations obligatoires, annoncées à coups de cloche, par des moments de répit que l'enfant s'accorde librement quand il en sent le besoin.

Comment ne pas reconnaître que cette nouvelle technique pédagogique des tâches mensuelles ne peut qu'améliorer les conditions psychologiques du travail personnel. De même que pour bien exécuter un mouvement complexe, il est indispensable d'en avoir l'ensemble présent à l'esprit sous forme d'un schéma moteur, pour s'intéresser vraiment à un travail intellectuel, il est bon d'en concevoir d'abord une idée globale, de s'en forger un schéma dynamique qui donne leur sens aux détails, apparus successivement et dont s'enrichit toute œuvre en cours de route.

D'autre part, l'auto-instruction réalisée par le plan Dalton n'exclut pas le travail mutuel. Dans les classes parfois transformées en laboratoires, en

ateliers, en banques, en magasins, les élèves qui y sont attirés par des intérêts semblables manifestent spontanément le même désir de collaborer à l'œuvre commune, en s'aidant les uns les autres par une juste coordination de leurs efforts.

A l'école de Miss Parkhurst (New-York), tables de travail, casiers, fichiers, bibliothèques, etc. — les enfants sont à leurs recherches et à leurs exercices, très attentifs et absorbés par leur labeur. Ils se déclarent satisfaits, me dit-on, par ce nouveau plan qu'ils ont librement adopté. Les maîtres m'en montrent les avantages : intérêt au travail, élimination de la fatigue scolaire ; suppression des cours dictés et des leçons collectives données "ex-cathedra" ; habitude de n'utiliser les livres de classe que pour se documenter, en vue de travaux personnels ; étude plus méthodique des programmes, corrections faites par les élèves, et plus profitables ; plus grande liberté du maître, qui connaît mieux ses élèves en collaborant avec eux qu'en les tenant, passifs, sous son autorité ; discipline interne et émulation saine, sans envie jalouse ni vanité encombrante ; apprentissage de la responsabilité dans la liberté et préparation à la vie.

Depuis 1926, Miss Parkhurst, qui avait d'abord supprimé tout enseignement collectif, s'est aperçue que certains élèves à l'esprit lent et sans initiative étaient quelque peu déroutés, par l'absence totale d'enseignement oral.

Persuadée que pour ceux-là, surtout, aucune lecture individuelle, aucune recherche, ne pourrait remplacer, pour leur formation, une leçon bien faite, préparant et simplifiant la besogne, elle s'est décidée en 1930, dans un but d'entraînement, à retoucher son plan, en lui adjoignant quelques cours judicieusement adaptés.

Quant au reproche qui a été fait au plan Dalton de conserver les programmes et les manuels officiels, il ne peut s'adresser à la technique d'individualisation elle-même. Il suffirait, pour échapper à cette critique, de renouveler le programme et les livres scolaires, en les adaptant aux intérêts enfantins.

\*  
\*  
\*

Avant d'aller à Winnetka, nous avons visité plusieurs écoles expérimentales de l'Etat de Missouri, entre autres celle qu'a fondée l'inspecteur Collings pour y appliquer la méthode des "Projets" — "Project Method" de John Dewey — qui fournit aux enfants la matière de leurs travaux obligatoires, et de leurs occupations libres. Ainsi, pour une journée scolaire, un projet d'histoire (9h.—10h. 30), un projet de travail manuel (10h. 30 — 11h. 45), un projet de jeu (1h. 15 — 2h. 30) et un projet d'excursion (2h. 30 — 4h.). Tous ces projets stimulent l'activité des élèves, surtout les projets d'excursion qui donnent satisfaction à leur curiosité intellectuelle. Les "petits" vont voir comment on tond les moutons, comment une chenille se transforme en chrysalide, puis en papillon. Les "moyens" vont apprendre comment on sépare la crème du lait, à la ferme, comment on imprime un journal, comment fonctionne une machine agricole. Les "grands" vont visiter une prison, assister à une audience de tribunal.

La météorologie, la banque, les pêcheries, les diverses industries donnent lieu à des séances auxquelles les parents sont parfois conviés.

A la "Collings School" le but principal est de toujours satisfaire les intérêts naturels de l'enfant, les matières du programme ne devant servir que de moyens. C'est donc seulement à l'occasion de choses éveillant un intérêt spontané qu'intervient le programme sco-

laire, pour fournir aux élèves les renseignements désirés. Et, comme on le voit, si le plan Dalton s'adapte encore, en attendant mieux, aux divers programmes de l'enseignement officiel, la méthode des Projets tend à rompre les cadres pré-établis de l'école traditionnelle, en créant des programmes entièrement basés sur les intérêts réels de l'enfant et son observation directe de la nature et de la vie.

C'est après quatre années d'application méthodique de tels principes d'école "active" que l'inspecteur Collings a comparé quarante élèves de son école expérimentale à quarante élèves d'une école ordinaire, tous ces enfants étant de même âge et de même scolarité (1). Testés sur la calligraphie, la composition, l'orthographe, l'histoire et la géographie, la lecture au point de vue de la compréhension, les quatre règles de calcul au point de vue de l'exactitude, les élèves de Collings, au lieu de se montrer inférieurs, sur le plan strictement scolaire, à ceux de l'école traditionnelle, l'ont emporté largement sur eux.

D'autre part, M. Collings a posé une série de questions à 12 maîtres de sa circonscription, ayant tous eu l'occasion d'observer ce qui se faisait à l'école expérimentale. Et la plupart d'entre eux estiment que les résultats y sont supérieurs, l'intérêt au travail plus marqué, la direction de la classe et la discipline plus faciles, les élèves entraînés à cette méthode active plus industriels, plus confiants en eux-mêmes et plus heureux.

Que retenir de ces témoignages, surtout de ces résultats, sinon qu'il faut les attribuer au régime de liberté dont jouissent les enfants dans leur développement spirituel ? Ici, l'individualisation est moins systé-

---

(1) "An Experiment with a Project Curriculum". New-York 1923.

matique qu'occasionnelle ; elle s'opère moins par une technique précise que par les inspirations et les conditions du moment. Et il semble bien que l'application de la méthode des projets au plan Dalton le transformerait — le renouvellerait dans son esprit. C'est ce qu'a compris Washburne, en créant ses cinq écoles de Winnetka.

\*  
\* \*

De tout ce que j'ai vu aux Etats-Unis, en fait d'éducation nouvelle, c'est bien de ces écoles que je garde le meilleur souvenir. Presqu'au bord du lac Michigan, près de la petite ville de Winnetka, aux environs de Chicago, un ensemble de jolies maisons qu'entourent des jardins, des bosquets et des prairies. C'est là que Carleton Washburne a groupé des enfants de 5 à 18 ans, et s'il a choisi ce cadre de nature, à quelques kilomètres seulement d'une des villes les plus tentaculaires d'Amérique, c'est qu'il a compris qu'aux Etats-Unis, l'éducation nouvelle consiste essentiellement à cultiver dans l'âme enfantine tout ce qui peut être sauvé d'un excès de machinisme et de "rationalisation".

Le système d'auto-instruction de Winnetka — synthèse heureuse du "Dalton Plan" et de la "Project Method" — repose sur l'adoption d'un programme minimum, établi par des procédés statistiques et accessibles à tout enfant normalement doué. Noyau de connaissances indispensables, acquises plus ou moins vite, selon le rythme d'assimilation mentale de chaque élève ; programme "sur mesure" qui sera finalement maîtrisé au terme des études, même par des enfants de faible mémoire et d'intelligence médiocre. Le maître possède une fiche pour chaque élève et peut suivre pas à pas ses progrès. Il dispose de tests psycho-



pédagogiques rapides qui lui permettent de se rendre compte jusqu'à quel point chacun a bien assimilé telle ou telle partie du programme.

Selon la définition même qu'a donnée Washburne de l'auto-instruction, chaque élève de Winnetka travaille "par lui-même et pour lui-même", ce qui ne l'empêche pas de consacrer son temps libre à des travaux en commun (représentations de courts drames historiques, discussions, réunions, etc.). Si un élève est en avance sur les autres, il peut se livrer à l'étude de son choix en apercevant d'abord clairement le but à atteindre. Et dès qu'il a terminé le travail individuel relevant de son degré, dans telle ou telle branche, il aborde le travail du degré suivant, sans attendre que les autres y soient parvenus et sans attendre non plus d'avoir achevé son travail dans toutes les branches du degré où il se trouve. Au lieu d'une progression collective par classe ou par groupe, comme c'est le cas à l'école traditionnelle, chaque élève de Winnetka poursuit dans sa classe son développement individuel par son travail personnel, en disposant de nombreux tests d'auto-contrôle qui lui permettent de se corriger lui-même. Au lieu d'une croissance uniforme et réglementaire, obtenue artificiellement par la contrainte, c'est ici comme dans la nature, la poussée individuelle, vigoureuse et féconde, de chaque plant se développant librement, au rythme régulier de sa croissance interne. Et c'est pour aider les élèves à s'instruire par eux-mêmes, chacun disposant de ses propres ressources, qu'on a créé à Winnetka la technique des fiches d'exercices et de développement dont nous parlerons plus loin.

Ainsi, ce système d'individualisation scolaire dans la liberté se réalise tout naturellement par les moyens d'un programme rénové et d'un enseignement individuel n'excluant pas l'enseignement mutuel. Et ces trois moyens s'adaptent au niveau mental et intellectuel de

chaque élève, à son individualité concrète et vivante, ayant ses propres lois de développement. Il ne faut donc pas s'étonner que ce système de Winnetka, si propice par sa conception et son organisation à l'auto-instruction intégrale soit celui où toutes les forces favorables au rayonnement personnel de l'enfant se trouvent le plus rationnellement utilisées.

Dans un manifeste qui date de 1932 (1), F. Burke, Ernest Horn, Sutherland et Washburne ont publié les résultats très complets de leurs observations et expériences, faites sur des classes parallèles comparées. Et leurs témoignages sur les écoles de Winnetka confirment les points suivants : travail plus rapide, étude plus approfondie, culture intellectuelle plus effective ; les élèves qui sont le plus en retard avancent moins lentement, au cours des huit degrés parcourus (en six ou sept ans), que s'ils doivent, comme ailleurs, doubler une ou deux classes, l'intérêt manifesté par les élèves rend la discipline plus facile.

Qu'on nous permette, cependant, une réserve à propos de l'enseignement donné dans la plupart des écoles que nous avons visitées. Qu'il s'agisse d'une individualisation très "poussée", grâce au plan Dalton, ou d'une individualisation plus souple, dans le cadre d'un programme rénové, comme c'est le cas à l'école expérimentale de Collings ou aux écoles nouvelles de Winnetka, il nous est apparu que presque partout régnait la conception... j'allais dire "américaine"... d'une culture parfois trop sommaire et trop utilitaire. Je me rappelle ce jeune élève d'une école nouvelle, posant en ma présence une question d'intelligence à son maître, pendant que celui-ci faisait la démonstration d'une ruche devant un groupe d'enfants. La réponse

---

(1) "XXIVe. Yearbook of the National Society for the Study of Education". New-York.

brutale du maître me stupéfia : “Pas de questions oiseuses ; reportez-vous à la fiche 138”. Et oui ! toute la compréhension de l’activité complexe d’une ruche limitée aux cinq questions et aux cinq réponses d’une fiche ! N’est-ce pas mutiler l’auto-instruction, et lui rogner les ailes que de ramener ainsi la curiosité scientifique à l’acquisition plus ou moins bornée d’une technique habile ?

En voyant travailler les élèves Dalton à leurs fichiers, je pensais à toutes les questions que doit se poser un enfant intelligent en face de la nature, de la vie et du mystère des choses. A toutes ces questions, parfois gênantes pour les parents et les maîtres, il convient de répondre immédiatement et complètement, si l’on ne veut pas laisser le cerveau travailler à faux. Pour amorcer la curiosité, la réflexion, le jugement, la technique des fiches peut être très utile, car elle entraîne l’enfant à se poser des questions et à y répondre. Et si l’auto-instruction peut se servir efficacement de certaines techniques, ne risque-t-elle pas, par contre, de perdre une grande partie de sa valeur en s’y confinant ?

Il en est de la pédagogie comme de l’art. La technique n’est qu’un moyen de recherche et d’expression ; elle ne doit servir qu’à aider l’enfant à satisfaire son désir constant d’apprendre et de comprendre.

Aux Etats-Unis où le machinisme industriel et un certain conformisme tendent à niveler les esprits aux dépens de la réflexion personnelle, les élites qui n’ont plus été assurées de la même formation intellectuelle qu’autrefois ont commencé de réagir contre cet effacement de l’individu au profit d’une impersonnalité collective. Dans cette offensive pour “revaloriser” l’homme, momentanément écrasé sous le poids de ses inventions et de ses découvertes, elles ont compris que la vraie civilisation ne relève pas avant tout du bien-être matériel. “Il faut restaurer les valeurs spirituelles”,

me dit un maître de Winnetka qui saisissait l'importance de la culture générale — cet ensemble de vérités reconnues, de principes essentiels, qui constituent l'apanage de la personne humaine, de "l'homme éternel" qui dort en chacun de nous d'un sommeil plus ou moins profond.

Il n'est pas sûr que l'homme "spécialisé" et "taylo-risé" par des techniques utilitaires soit le prototype de l'homme moderne. Et, tout en reconnaissant les mérites de la technicité, ne doit-on pas surtout juger l'homme à sa culture générale qui le hausse au-dessus de ses fichiers et de ses dossiers ?

\*  
\* \*

En Europe, certaines écoles d'avant-garde réalisent déjà cette auto-instruction par le travail aux fiches, en s'efforçant d'individualiser l'enseignement et de rénover les programmes qu'elles adaptent à l'individualité des enfants et aux contingences de la vie (1).

Aux écoles Dalton, l'emploi des fiches tend à devenir un moyen d'enseignement individuel pendant des matinées entières, réduisant au minimum les relations entre maîtres et élèves. Aux écoles de Winnetka, par contre, la technique des fiches s'accompagne de celle des dossiers et des manuels d'auto-instruction, qui contiennent les exercices et leur solution. L'élève peut en tout contrôler ses résultats, par l'auto-correction, et c'est seulement quand il a terminé un travail en commun — enseignement collectif — avec ses camarades qu'il peut se livrer à son aise au travail sur fiches.

---

(1) Froinet : "Plus de manuels scolaires".

Ferrière : "Pratique de l'école active".

Dottrens : "Individualisation de l'enseignement".

En Europe, nous connaissons les fiches du système Decroly (1), élaborées et classées parallèlement au programme basé sur les besoins et les intérêts de l'enfant (2), celles de la "Coopérative de l'Enseignement laïc", établies d'après une classification décimale universelle, permettant de classer n'importe quelle espèce de documents dont peuvent avoir besoin élèves ou maîtres, quel que soit le degré de l'enseignement (3).

A Genève, l'École du Mail a aussi constitué une série de fichiers — non encore mis au point — essai le plus complet que nous connaissions en la matière.

Peut-être, d'ailleurs, n'est-ce pas un hasard si cette première école "active" expérimentale de la Suisse romande a été fondée à Genève, ville de l'Institut Rousseau. Elle ne prétend pas être une école modèle et, selon ses fondateurs, MM. Malche et Dottrens, son double but est de contribuer à la rénovation de l'enseignement et à une meilleure préparation des maîtres à leur profession. C'est donc, à la fois, une école expérimentale et une école d'application, qui se propose d'individualiser le travail scolaire, dans les cadres de l'enseignement primaire et des programmes officiels.

En vue d'un travail personnel mieux adapté aux possibilités mentales et intellectuelles des élèves, elle a créé un aménagement favorable à l'auto-instruction par l'action : tables individuelles (degré inférieur), tables pour deux ou trois enfants (degré supérieur) ; casiers individuels ; lambris de bois pour l'affichage des documents ; tableaux grisâtres à hauteur des élèves pour écriture à grande échelle, dessins et croquis scientifiques ; tables spéciales pour l'activité manuelle et l'observation personnelle ; terrarium, aquarium, jar-

---

(1) Mme. Alexandro-Deschamps : "L'auto-éducation à l'école"

(2) Voir "Revue du Caire". No. 75. (Février 1945).

(3) "Bibliothèque du Travail", par M.C. Freinet, à Vence. (Alpes-Maritimes) France.

dinières, etc... C'est dans ce cadre approprié que les élèves, répartis, selon l'heure, par groupes ou par classes, s'adonnent avec joie au travail individuel, harmonieusement lié à l'enseignement collectif. Et c'est pour faciliter ce travail que les maîtres, aidés de certains élèves, se sont mis à constituer des fiches de diverses catégories.

Celles qui sont aux élèves des degrés inférieurs sont autant que possible, illustrées et toujours actualisées, c'est-à-dire qu'elles correspondent non seulement aux intérêts et besoins des enfants, mais aux conditions et circonstances dans lesquelles se donne l'enseignement. Après bien des essais, c'est la classification décimale qui a été adoptée comme étant, à la fois, la plus rationnelle et la plus pratique. Elle englobe toutes les questions relatives à l'enseignement de la langue maternelle et du calcul. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, si un élève veut faire un exercice personnel sur l'orthographe des adjectifs qualificatifs, il cherchera dans le fichier la fiche No. 4 (grammaire et orthographe), qui le renverra à la fiche No. 43 (qualités des êtres, des choses et des idées). Et cette fiche 43 le renverra à la fiche No. 439 (orthographe des adjectifs qualificatifs).

Selon Dottrens, les fiches permettent de poser des questions plus concrètes d'abrèger les explications, de proposer à l'enfant des travaux, faisant appel à son observation et à son jugement, de supprimer parfois la langue de l'adulte pour laisser l'enfant traduire à sa manière une question ou un énoncé. De plus ce nouveau mode d'apprendre présente l'avantage de fournir à chaque élève une documentation rapidement utilisable s'il sait s'en servir avec discernement, non d'une façon mécanique, mais dans un esprit de libre recherche.

Pour ma part, je pense que l'emploi judicieux des fiches, en facilitant l'effort intellectuel et lui permettant

de s'appuyer sur une certaine activité sensorielle et manuelle, ne peut que favoriser une bonne éducation des fonctions mentales, de la mémoire en particulier — mémoire de reconnaissance plus utile à l'enfant que la mémoire de répétition.

Dans l'étude des langues vivantes, par exemple, l'emploi fréquent des fiches permet aux vocables étrangers d'apparaître plus souvent, de se mieux fixer dans l'inconscient que par le moyen ordinaire de leçons trop rares et d'exercices où n'entrent en jeu que l'aperception et une certaine répétition ; la faculté de reconnaissance, si nécessaire à l'assimilation mentale, n'est presque pas développée et il s'en suit que les vocables étrangers insuffisamment employés ne se fixent pas dans la mémoire et ne répondent pas à l'appel, quand l'élève en a besoin pour son élocution spontanée ou sa composition libre.

Enfin, le classement des fiches peut avoir aussi son importance bio-psychique, puisqu'il répond à l'instinct de collectionneur, aussi prononcé chez certains enfants de 10 à 12 ans que l'instinct combatif ou l'instinct du vagabondage. On connaît les recherches de Hutchinson, de Hertwig, de Ferrière, sur le parallélisme entre la spontanéité enfantine et la sensorialité primitive ; dans cette évolution naturelle des intérêts de l'enfant, basés sur les instincts, ils mentionnent, dans l'ordre chronologique, les stades du chasseur, du pasteur, de l'agriculteur, du commerçant. D'après eux, l'instinct commercial se caractérise par le troc et par le goût des collections — objets disparates d'abord, puis objets de même nature — et l'intérêt de certains enfants collectionneurs est parfois une vraie passion qui se satisfait en elle-même. Peu importants les objets collectionnés ; ce qui compte, c'est la joie de les trouver, l'effort déployé pour les réunir, la méthode adoptée pour les classer. Et l'on voit par là tout le parti

que pourraient tirer les maîtres de ces dispositions naturelles, en associant leurs élèves à l'élaboration et à la constitution des fiches.

\*  
\* \* \*

Je me souviens de la visite que je fis, en 1936, à l'orphelinat "Chez-Nous" (près Lausanne) où l'on applique les principes de l'"Ecole Active" et de l'heureuse façon dont était réalisée cette auto-instruction, bien comprise, au moyen des fiches. Pendant que les petits élèves faisaient des exercices systématiques de grammaire, en se servant des fiches Decroly, les grands élèves plongés dans de lourds dictionnaires cherchaient à répondre à maintes questions sur la flore de la Provence où ils venaient de faire un petit voyage. Tant de questions posées aux institutrices, aux livres, aux visiteurs, sur les arbres, les plantes, les fleurs de cette province ensoleillée. Et aussi tant de joie à rédiger des réponses brèves et nettes sur les petits cartons de bristol aux couleurs variées. Travail spontané, librement consenti, durant lequel fut constituée par les enfants eux-mêmes toute une série de fiches qui auront servi à leur développement intellectuel aussi bien qu'à leur instruction scolaire. Et j'ai pu me convaincre, pendant toute cette matinée, que les élèves livrés à eux-mêmes comprennent mieux parfois les exemples fournis par leurs camarades que ceux donnés par leurs maîtres ou leurs manuels — explications, commentaires, etc... qui font rarement appel à l'expérience enfantine. C'est pourquoi ceux qui rédigent des fiches scolaires feront, bien de se défier des explications dogmatiques et d'un langage trop abstrait.

A l'école de Mail les fiches sont rédigées dans l'esprit de l'école active. En mathématiques, la méthodologie de Groscurin, qui a été adoptée, se base sur l'observation des faits et l'expérience concrète.



Plus de formules mécaniques ni de procédés mnémotechniques. En langue maternelle, on a tenu compte du langage enfantin, du primitivisme de la vie intérieure proprement enfantine qu'expriment dans les limites de leur vocabulaire les jeunes élèves. Et combien souvent ce primitivisme nous échappe et sommes-nous tentés de demander à des enfants, dont la mentalité est moins intellectuelle qu'affective, de faire preuve du même sens critique que le nôtre, comme si nous fermions les yeux sur l'orientation naturelle de leur esprit.

Dans l'étude de la grammaire, on part également du langage même de l'enfant, des formes d'expression de la vie quotidienne, pour les classer progressivement, en faisant ce que Bailly appelle la grammaire expérimentale, par opposition à la grammaire des logiciens. Il en est de même pour l'orthographe expérimentale qu'on peut acquérir, en dehors de toute abstraction, par l'établissement progressif de séries d'exemples, trouvés ou recherchés par les enfants eux-mêmes, l'exercice fondamental étant toujours la conversation entre enfants, les récits des enfants à leurs camarades, les questions posées et les propos échangés entre eux (1).

---

(1) Voir de nombreux exemples de fiches dans "L'enseignement individualisé", de Dottrens, dans les manuels d'auto-éducation, édités par Washburne, à Winnetka, et traduits en français par une commission de l'école internationale de Genève (Problèmes, questions et réponses, avec auto-correction).

On peut aussi adapter à des fiches les questions et les énoncés de problèmes contenus dans les ouvrages suivants :

Legrand : "Stylistique française".

Ch. Bailly : "Traité de stylistique française".

Bocquet et Perrotin : "Vocabulaire sensoriel".

Atzenwiler : "J'apprends la grammaire".

Labat et Goby : "Le livre du maître pour l'enseignement de l'orthographe".

L. Grosgrin : "Méthodologie pour l'enseignement de l'arithmétique".

Imaginons un élève... "Pierre"... et suivons-le pas à pas dans son travail sur fiches, à l'Ecole du Mail.

Il sait régulièrement les leçons collectives de sa classe, où le maître enseigne les matières du programme officiel. A certaines heures réservées au travail individuel, il reçoit des mains du maître les numéros de fiches qui correspondent à ses insuffisances et qui vont lui permettre de revoir les notions oubliées ou mal acquises.

Pierre n'a pas bien compris l'accord du participe passé. Son maître s'en est aperçu, en observant ses réactions en classe et en établissant la fréquence de ses fautes ; il a interrogé Pierre en cherchant à déceler le cheminement de sa pensée et c'est cette méthode clinique (auscultation psycho-pédagogique) qui lui permet de constituer et de classer ses fiches.

Pierre répond aux questions dans un cahier spécial, puis fait contrôler son travail par son maître, ce qui n'est pas le cas à Winnetka où les élèves ont en main les solutions des exercices et contrôlent eux-mêmes leurs résultats. Cette auto-correction n'est pas pratiquée à l'école du Mail parce que, dit-on, si l'enfant connaît d'avance les réponses aux questions, il risque de perdre une bonne partie de ses moyens et de son effort intellectuel, à quoi j'objecterai que le fait de connaître les solutions permet précisément à l'enfant de vérifier constamment l'exactitude de ses opérations. D'ailleurs, tout en affirmant que le résultat d'une série d'opérations ne signifie souvent pas grand chose, Dottrens, lui-même écrit : "C'est le détail qui importe, les produits, les restes, les résultats partiels, la marche du raisonnement". Autant de questions de méthode que je n'ai pas à traiter ici.

Après le contrôle de son travail individuel, Pierre s'initie à l'emploi du premier fichier qui contient les

fiches de “récupération”, classées d’après le système décimal et embrassant toutes les parties du programme.

Sur un tableau spécial, il marquera plusieurs croix dans les cases correspondant aux fiches dont il se sera servi — le maître devant savoir quelles fiches se trouvent entre les mains de chaque enfant. De plus, ce système graphique permet à chaque élève de constater “de visu” ses points faibles ou, au contraire, de mesurer son avance, d’entretenir son zèle et son émulation. (Voir ci-dessous deux exemples de ces fiches, qui permettent aux élèves de parer à leur insuffisance, dans un minimum de temps avec un maximum de rendement) (1).

Il faut dire aussi que pendant les heures de travail libre, les enfants peuvent choisir les fiches qu’ils veulent pour essayer d’acquérir telle ou telle notion nouvelle, mais c’est toujours le maître qui est le seul organisateur du travail individuel, et si l’enfant reçoit la permission de se livrer à telle ou telle besogne, de sa propre initiative, c’est toujours sans l’aide d’autrui, alors que par le moyen du travail par groupe, comme c’est le cas au home “Chez Nous”, il pourrait collaborer activement à l’œuvre commune.

Un autre jour, Pierre qui est intelligent et entreprenant a été l’un des premiers à terminer correctement un travail collectif obligatoire.

Après contrôle, il est autorisé à se servir des “fiches de développement”, contenues dans le deuxième fi-

---

(1) a) Genre et nombre de l’adjectif : “*blanc*” (la neige est...; du lilas...; un col...; une étoffe...). Ecrire au pluriel : un sentier étroit, un épais taillis, une vieille mesure).

b) est ou et ? Ce n’... pas un cheval ; il a quatre pattes... de longues oreilles ; ... — ce un lapin ? non, il braie. Eh bien, c’... l’âne Martin.

chier. Il profite ainsi des conditions très favorables du plan d'études genevois qui comprend deux parties : un programme minimum obligatoire que chaque élève doit parcourir pour être promu dans la classe supérieure à la sienne et un programme de développement, laissé à la propre initiative des maîtres pour parfaire les connaissances de leurs élèves.

Ces fiches de développement comprennent des questions d'intelligence et d'information générale, présentées sous une forme attrayante et permettant d'introduire plus d'actualité dans l'enseignement, de sortir du cadre des questions scolaires et d'orienter l'enfant vers une culture plus générale(1). Ce travail individuel plaît tellement à Pierre que celui-ci propose de nouvelles questions — de nouvelles fiches — et se documente par lui-même, avant de se mettre à les rédiger. Et Pierre qui s'instruit avec ardeur n'ose pas avouer à son maître qu'un regret s'est glissé dans son cœur, celui de ne pouvoir élaborer ses fiches avec des camarades de son âge et de son choix. Et ce regret si naturel de Pierre est aussi le nôtre ; il nous permet d'entrevoir peut-être la véritable solution, en considérant cette question d'auto-instruction d'un double point de vue, à la fois psychologique et humain.

N'y a-t-il pas, en effet, un certain pédantisme scolaire à vouloir toujours lier ces exercices sur fiches à la leçon et au concours du maître ? Que l'enfant

---

(1) (1er degré) Noyau ou pépins ? La pomme est un fruit à... ; la pêche est un fruit à.... L'orange, la prune, l'abricot, la poire, la raisin, la cerise ?.

(2e degré) Quelle matière ? En général, on fait les corbeilles avec de l'..., le papier avec..., les brosses, les tuiles, les bouchons avec..., les cordes, les matelas, les bougies.

(3e degré) Dis quel est le parcours des tramways 1,4,5,7,12.

(4e degré) Rédige une annonce de journal concernant un appartement moderne à louer.

travaille seul au fichier de “récupération”, je l’admets — son auto-instruction se fait là “sur mesure” — mais dans son travail individuel de “développement” (deuxième fichier), pourquoi le priver du concours de quelques élèves de son âge, groupés par affinités naturelles ?

Il y a tant de questions — de “pourquoi” de “comment” — auxquelles l’enfant arrive à répondre pour peu qu’il veuille bien réfléchir et tenir compte de la sagacité de certains camarades. D’ailleurs, cette nouvelle technique d’auto-instruction par le moyen des fiches pourrait être appliquée partout où travaille l’enfant, aussi bien dans son foyer qu’à son école, dans un patronage scolaire, une société d’apprentis, une troupe de “scouts”, que sais-je encore ? Le jour viendra où des “fichiers éducatifs” se répandront dans le commerce, comme cela s’est produit pour les “jeux éducatifs” Montessori et Decroly. Et ce jour-là, c’est vraiment à son auto-instruction intégrale, à la fois scolaire et humaine, que pourra s’adonner l’enfant en compagnie de ceux qu’il aime, dans une atmosphère familiale favorable à sa santé morale et à sa joie — celle qu’ont su créer pour leurs élèves Pestalozzi autrefois et Bakoula (1) aujourd’hui, en se proposant avant tout l’éducation du cœur.

Il ne faut pas oublier que nous sommes dans une époque de transition entre l’école du passé et celle de l’avenir, et il n’est pas sûr que le critère scolaire suffise demain pour juger de la valeur d’une œuvre pédagogique.

Peut-être le critère humain importera-t-il davantage ? Et puisqu’à l’école du Mail, l’enseignement officiel comprend un programme minimum qu’on continue, pour le moment, à étudier, celui-ci, au moyen de

---

(1) Sur l’œuvre de Bakoula, voir un autre chapitre.

leçons collectives ou individuelles, en s'aidant des fiches préparées systématiquement par les maîtres, mais, d'autre part, qu'on laisse s'organiser plus spontanément l'enseignement occasionnel du programme de développement, en s'aidant des procédés modernes d'éducation mutuelle et des fiches d'auto-instruction préparées en commun par les enfants eux-mêmes, répartis en groupes mobiles de travail actif et fraternel. Et si le concours bienveillant du maître, qui se tient à l'écart, est parfois nécessaire, il sera toujours possible aux enfants d'y faire appel.

\* \* \*

Pierre connaît déjà deux fichiers. Il va se familiariser avec le troisième, qui contient des fiches d'“exercices” permettant d'appliquer l'auto-instruction à l'enseignement du calcul et de la langue maternelle.

Pendant l'heure réservée à ces exercices, Pierre répond par écrit, sur un cahier spécial, aux questions qui lui plaisent et dont il a librement choisi les fiches. Il va d'abord les lire à sa place, puis il rédige ses réponses, en vérifiant l'orthographe dans son vocabulaire ou dans un dictionnaire. Si l'une ou l'autre de ses réponses lui paraît incomplète, il va prendre la fiche-réponse correspondante pour la confronter avec la sienne ; il va questionner le maître sur ce qu'il ne comprend pas et, les renseignements obtenus, il retourne à sa place pour compléter ses réponses. “Ces reprises successives des mêmes thèmes, écrit Dottrens, favorisent l'assimilation mentale, multiplient les associations d'idées et permettent de séparer rapidement les notions faciles, déjà connues, de celles qui présentent plus de difficultés parce qu'elles ne relèvent pas de la langue des enfants”.

Ces fiches d'exercices (vocabulaire)(1) ont été constituées par le maître, d'après les intérêts manifestés par les élèves, pendant les leçons collectives d'élocution au cours desquelles les mots recherchés par les enfants sont groupés au tableau par associations.

A ces fiches-questions sont annexés des exercices de conjugaison et des textes très courts qui sont utilisés aux leçons de lecture expliquée — “éléments de langue littéraire, complétant heureusement la matière fournie par le langage courant” (2).

Avouerais-je mon étonnement de constater que souvent ces fiches d'exercices sont aussi des fiches de développement ? Par exemple : “Nommez en Suisse des stations de cliniques ou de sanatoria”.., “De quelle façon meurt un condamné en France, en Angleterre, aux Etats-Unis ?” Il suffirait parfois de rédiger autrement une fiche de développement pour qu'elle serve de fiche d'exercice, ou vice-versa. Et je me demande, en conséquence, s'il ne serait pas préférable de constituer un seul fichier qu'on pourrait appeler “fichier d'entraînement” et qui contiendrait des fiches d'exercices et de développement se distinguant nettement des fiches de récupération. Ainsi l'élève utiliserait l'un ou l'autre de ces deux fichiers — celui de “récu-

---

(1) En voici quelques exemples :

a) Donnez les expressions contraires : l'aube de la vie, le benjamin, la jeunesse, la longévité, la naissance.

b) Mettez le verbe qui convient : ... un record, ... un championnat, ... un match nul, ... avec un adversaire, ... un but, ... la victoire.

c) Nommez l'infirmité d'après l'infirme : le sourd, le muet, le boiteux, le bossu, le bègue, le manchot.

(2) En voici un exemple :

—Le vieux appelle Mamette. Une porte s'ouvre, un trou de souris, dans le couloir. Le vieux dit : “C'est l'ami de Maurice”. Aussitôt, la voilà qui tremble, pleure, perd son mouchoir, devient rouge, rouge... (Mettez ce texte au conditionnel : Sile vieux appelait Mamette...).

pération” ou celui d’“entraînement” — suivant qu’il désire reprendre des connaissances mal acquises ou en acquérir de nouvelles.

\*  
\* \*

Pierre qui aime à feuilleter les livres et à collectionner des images, apporte souvent à l’école de belles illustrations découpées dans des revues ou des manuels hors d’usage, des historiettes ou simplement des phrases qui l’ont particulièrement frappé pendant ses lectures à domicile.

Avec l’aide de son maître, il a déjà collé plusieurs textes illustrés sur des fiches qui serviront, pense-t-il, à ses camarades, dans leur travail de composition libre sur des sujets familiers de la vie quotidienne, vie des bêtes, âme des choses, etc...(1)

Quand ce nouveau “fichier de composition” sera plus complet, les élèves y trouveront de précieux renseignements sur la technique de la phrase et l’emploi de nouveaux moyens d’expression ; la mémorisation occasionnelle de ces textes pourra les aider à exprimer leur pensée d’une façon correcte et originale, à condition toutefois que ces textes aient une certaine valeur littéraire et soient bien à la portée des enfants.

Enfin, Pierre, dont la curiosité intellectuelle est toujours en éveil, va souvent demander à son maître la permission de prendre quelques cartons dans un cinquième fichier en préparation, celui de la géographie et de l’histoire. Et les fiches qu’il recevra, illustrées

---

(1) Une image, par exemple, représente une scène de la vie à la campagne. (Où se passe cette scène ? Que fait le petit paysan ? la petite paysanne ? Quels oiseaux vois-tu ? autres bêtes ? Que contient le tablier de la fillette ? Que contient la brouette ?



ou non(1), l'obligeront à mieux observer, avec plus d'attention, ce qu'il voit journallement autour de lui — excellente préparation à la leçon de géographie, basée sur l'observation, et à la leçon d'histoire, basée sur l'intérêt qu'éveille le passé du pays.

De plus, ce fichier qui contient déjà un certain nombre de fiches sur la connaissance de la flore et de la faune locales servira aussi au premier enseignement des sciences, basé sur l'étude concrète des milieux naturels connus des enfants, où ils peuvent poursuivre des observations directes et personnelles.

En outre, dans un sixième fichier — encore un ! — Pierre trouve des questions captivantes auxquelles il aime à répondre pendant son temps libre. Chacune des fiches constitue un exercice très court et permet de faire, dans le même laps de temps, beaucoup plus de travail actif que par le moyen de l'enseignement collectif, mais là encore il nous paraît que ces fiches de sciences naturelles, de sciences sociales, etc... sont pour la plupart des fiches d'exercices et de développement(2).

(1) a) Illustration : La cathédrale de St. Pierre, à Genève. (Est-ce un bâtiment moderne ? ancien ? A quelle date a-t-il été construit ? Comment se nomme-t-il ? )

b) Quels tunnels traverso le Jura ? Mesure-les sur la grande carte de la Suisse et classe-les par ordre de grandeur en indiquant leurs noms.

(2) a) *Étude du nom.*

Image : Un paysage de campagne ; deux enfants sur un chemin. (Nomme toutes les choses coloriées en rouge. Ecris les noms masculins dans la colonne de gauche, les noms féminins dans celle de droite. Chaque nom doit être précédé d'un article qui indique son genre.)

b) *La notion de fraction.*

Image : Un paysage de montagne et un calendrier à la date du 17 Juillet.

Donnée : Vacances, du 3 Juillet au 31 Août.

Question : Quelle fraction de vacances est déjà passée ?

c) *Retrouver l'entier.*

Image : Un appareil de T.S.F.

Donnée : 36 francs suisses, somme que j'ai économisée en 9 mois et qui représente le dixième (1/10) de la valeur de cet appareil. Quand pourrai-je le posséder, combien dois-je encore économiser ?

A l'école du Mail, on pense que cette auto-instruction par le moyen des fiches, moins systématique qu'aux écoles Dalton et sans l'auto-correction pratiquée à Winnetka, n'est possible et désirable que si les séries de fiches se renouvellent constamment — certaines questions étant remplacées par d'autres, mieux adaptées à l'actualité, toujours changeante, aux intérêts momentanés des élèves, à l'évolution des idées et du milieu, etc.... A quoi je répondrais que cette réserve, tout à fait justifiée, tomberait d'elle-même si l'on adoptait, comme je l'ai dit, deux sortes de fichiers, le premier — fichier de "récupération" — assez hermétique, constitué par le maître seul et contenant des questions soigneusement graduées, selon les divers cas d'incompréhension auxquels elles sont destinées — fiches scolaires systématiques et définitives — tandis que le second fichier d'"entraînement" — perfectionnement et développement — beaucoup plus extensible et constitué, avec l'aide du maître, par les enfants eux-mêmes, contiendrait des fiches d'exercices scolaires et de développement extra-scolaire qui seraient toujours occasionnelles, interchangeable et renouvelables.

Ainsi l'emploi de ce matériel simplifié d'auto-instruction permettrait d'enrichir l'enseignement individuel et mutuel, tel que nous le concevons, en tenant compte de la nature concrète de l'individualité infantine.

\*  
\* \*

Je connais un village suisse qui se trouve entre deux forêts de sapins. L'une est une forêt dite "jardinée" où l'on n'effectue pas de coupes et qui se rajeunit d'elle-même ; l'autre est formée de plants alignés en rangs et tous pareils. Et les spécialistes assurent que la croissance annuelle de la première forêt, calculée en mètres cubes, est sensiblement plus impor-

tante que celle de la seconde, obtenue par le système des coupes rases.

Ces deux forêts me font toujours penser à l'école routinière d'aujourd'hui qui, par ses tendances égalitaires et disciplinaires, entrave le développement individuel de l'enfant, et à l'école renouvelée de demain qui permettra aux élèves de croître plus normalement, dans une activité libre et sereine. (J'ai opposé longuement ailleurs(1) ces deux genres d'écoles, le premier se caractérisant par la discipline externe, la science livresque et le verbalisme stérile, le second par la discipline interne, l'éveil intellectuel et l'activité créatrice).

Depuis une vingtaine d'années environ, les nouvelles techniques d'individualisation de l'"école active" tendent à s'intégrer dans les applications de certaines écoles expérimentales qui, plus attentives aux propres ressources naturelles de l'enfant, s'acheminent peu à peu vers le développement de son esprit d'observation, d'invention et de son jugement personnel. Et dans cette marche en avant vers un meilleur discernement des aptitudes et le respect de l'autonomie enfantine, on aperçoit mieux aussi la valeur essentielle de l'auto-instruction par l'action, tant il est vrai que "l'action est un raisonnement concret, qui grave à la fois les idées dans l'esprit et dans les doigts". C'est ce qu'a fait comprendre Mme. Montessori au Congrès international d'Oxford (Août 1936) quand elle a déclaré que les lois de la croissance psychique poussent irrésistiblement l'enfant à l'action, et que dans le cas où elles sont négligées "elles amènent fatalement de la rébellion et des déviations parfois dangereuses pour le développement de l'homme futur". C'est ce qu'on a compris à l'école du Mail où chacun des maîtres s'efforce d'introduire le travail individuel dans son enseignement

---

(1) "Vers l'École Unique", page 235. (Ed. : Flammarion)

général, selon ses propres possibilités et celles de ses élèves.

Tout éducateur, quelles que soient ses tendances, ne devrait-il pas essayer, dans la mesure des moyens dont il dispose, d'expérimenter à son tour et à sa manière ces nouvelles techniques d'auto-instruction pour les rendre applicables, un jour, dans les classes des écoles privées ou publiques, même dans les familles où certains enfants malades ou infirmes travaillent seuls ?

Et dans cette œuvre, quelle satisfaction sera la nôtre — quelle récompense — de pouvoir constater que cette nouvelle forme d'enseignement convient parfaitement à la curiosité et à l'initiative de nos élèves, parce que le centre d'intérêt de chaque enfant, c'est son travail personnel — travail spontané, non imposé, travail "créateur" qui devient pour lui comme pour nous la source même de la joie.

JEAN DUPERTUIS

## ROMANTIQUES ALLEMANDS ET MORALISTES FRANÇAIS

On vient de rééditer, à Paris, un important numéro spécial que la revue *Les Cahiers du Sud* consacrait avant la guerre au romantisme allemand. Le responsable de ce volume collectif est Albert Béguin, que sa thèse sur *L'Âme Romantique et le Rêve* situa d'emblée, voici vingt ans, parmi les meilleurs germanistes français. C'est à lui, tout particulièrement que nous devons de connaître, ou de redécouvrir, un Jean-Paul, un Hoffmann, un Mörike, un Arnim... Mais sa vraie contribution à l'étude de cet âge d'or des lettres allemandes est ailleurs que dans ses traductions. Le premier, il traça le portrait d'ensemble du héros romantique allemand, qui n'a guère de commun que l'étiquette avec nos *Obermann* ou nos *René*. Ceux qui lurent son livre dans les débuts du nazisme y purent discerner en filigrane, sous l'analyse critique d'une époque révolue, comme une préfiguration de l'idéologie mortelle qui devait emporter l'Allemagne et que le romantisme portait en soi.

La génération surréaliste aura pu chercher dans Arnim ou Novalis une justification avant la lettre de ses propres audaces littéraires, une esthétique dont le surréalisme devait être l'achèvement. Plus attentifs à l'histoire sous nos yeux, nous y découvrons autre chose : une complaisance envers la fatalité. Cette complaisance permet d'heureux effets esthétiques, mais

elle aboutit, sur le plan moral, à l'étrange fascination de la mort. Le mysticisme naturaliste de Novalis, par exemple, conduit, un siècle et demi plus tard, aux *Marmorcliffen* de Jünger. Certes il n'en vient là que par un appauvrissement continu de la substance spirituelle un lent effritement des hiérarchies que l'homme impose à la nature pour lui donner forme et s'y manifester. Mais c'est parce qu'un Novalis à la suite des gnostiques a fait de l'homme la clé de l'analogie universelle, que les mystagogues du XXème siècle ont livré le transcendant à la merci de l'arbitraire vouloir humain. De même, l'essai fameux de Novalis : *Die Christenheit oder Europa*, exprime le rêve d'un messianisme allemand qui ne peut se concrétiser — nous l'avons vu — qu'en s'appropriant, au nom du devenir historique, la transcendance du Messie chrétien.

Ce qui est vrai de Novalis l'est aussi de Kleist, de Arnim, de Hölderlin lui-même. Mieux que tout autre, ce dernier a symbolisé la contradiction interne du génie européen : la grande entreprise de sa vie fut de marier les brouillards du Nord à la lumière méditerranéenne. Or, ceux-ci excluent celle-là, et réciproquement. Le héros méditerranéen est l'individu tendant vers la plus haute conscience : le héros nordique est l'homme du destin, le symbole de la foule anonyme. Si le poète de *Patmos* fut exemplaire, c'est dans l'échec qu'il essuya, du même ordre que celui de Nietzsche, et payé de la même folie. L'un et l'autre furent de grands individus, mais dominés, puis vaincus enfin, par l'âme collective qui les hante : cette âme profonde et confuse, à laquelle ils font remonter le génie grec. Il est tragique de voir ces deux grands solitaires, ces deux mystiques de l'individualisme absolu, traduire si parfaitement l'orgueil instinctif de leur race, même et surtout lorsqu'ils tentent de s'en délivrer. Qu'ils le veuillent ou non, la raison universelle leur échappe :

leur culture s'intègre à leurs mythes ancestraux, elle ne les dissipe point.

On peut aimer Goethe, ou le détester : il n'en reste pas moins un esprit européen, — le dernier qu'ait connu l'Allemagne, le seul qui l'ait pour un temps délivrée de l'oppression des brumes, sans lui ôter les puissances du rêve. Plus grands que lui peut-être, Hölderlin et Nietzsche, ne sont que des Allemands. Ils ne quittent pas cette zone du rêve, nécessaire à la pensée de l'Europe comme à toute pensée, mais que l'esprit humain doit dépasser tout en y plongeant ses racines. Quand le rêve submerge la raison, l'homme agit comme un somnambule. Jean Cassou l'a bien montré de Kleist : l'histoire récente nous apprend que le peuple allemand tout entier vient de traverser une crise analogue. L'Allemagne a submergé l'Europe, la dialectique du rêve contaminé jusqu'aux peuples les moins faits pour elle. Nous mesurons mal encore l'atteinte au réel dont l'Europe a souffert de ce fait.

Dans l'avant-propos du livre collectif qu'il a ordonné, Albert Béguin fait le point de notre compréhension actuelle du romantisme allemand, en 1949, après le nazisme, dans la présente dérégulation de l'Allemagne, où le malheur de l'Europe se montre à vif. Il souligne, en chrétien, que le Prométhée romantique, voleur du feu divin, est le symbole littéraire, d'un satanisme qui fera plus tard de l'histoire un chaos sacrilège. Mais ce vol du feu n'est pas qu'un sacrilège : c'est une erreur psychologique. Il assombrit la raison universelle, ce principe d'équilibre que la tradition occidentale tient des Grecs. Sous prétexte d'approfondir la connaissance de l'homme, les romantiques allemands — et tant d'autres à leur suite — se sont lancés à la conquête de l'irrationnel. Depuis plus de cent ans, les mythes se sont multipliés, étouffant l'analyse des faits. Ces mythes collectifs n'ont plus

rien des mythes individuels de la Grèce : l'homme y subit en masse un destin auquel il ne peut individuellement se mesurer. L'âme collective, qui se rêve tout haut et de plus en plus fort, finit par oblitérer toute vie personnelle : l'homme moderne ne sait plus distinguer entre le songe et la vie. Un somnambulisme de masse rend la pensée comme incapable de porter aucun jugement de valeur sur ses actes et ses tendances, — impuissante à s'organiser, à s'émonder elle-même de ce qui l'encombre ou la met en danger. N'importe quoi lui devient un objet d'expérience : elle ne sait plus vouloir ses limites ; tout lui devient égal.

L'analyse morale est un des domaines où, durant trois siècles, excella l'esprit français. De Montaigne à Stendhal, une lucidité sans défaillance s'exerce sur le comportement de l'individu soit en société, soit en présence de soi seul. Il n'est que de relire nos moralistes pour se rendre compte que la connaissance de l'homme ne fut jamais poussée plus loin que par eux. La pseudo-connaissance romantique n'a fait qu'obscurcir les données immédiates du cœur humain. Les moralistes, au contraire, avaient su révéler au grand jour nos motivations les plus secrètes : ils ne masquaient jamais par des images ce qu'ils pouvaient exposer clairement, la seule part de l'homme qu'ils aient jugée valable. Le rêve leur était si peu familier — en apparence — que c'est à croire qu'ils ne concevaient l'homme qu'éveillé. Je ne suis pas sûr qu'ils n'aient eu raison, et que le futur ne leur prépare une revanche. La revanche du sens commun contre le rêve, oui : mais aussi, paradoxalement, de l'identité personnelle contre les mythes de l'instinct collectif.

PIERRE EMMANUEL



## DÉCOUVERTE D'UN CRITIQUE

Jamais la critique n'avait tenu tant de place et fait tant de bruit. De nos jours, le lecteur ou l'amateur d'art désireux d'atteindre véritablement une œuvre — souci qui devient par contre de plus en plus rare — doivent franchir, au péril de leur jugement, tout un réseau fort embrouillé de condamnations péremptoires et d'hyperboliques louanges. La critique ne s'emploie guère qu'à secréter autour de l'œuvre une sorte de cocon, très propre à la dissimuler aux regards, à en interdire l'approche ; elle ne semble plus avoir d'autre but que de détourner l'attention sur elle-même et sur ses propres criaileries. Chacun procède à sa façon, sans avoir beaucoup réfléchi sur le sens même et les conditions de son entreprise, et, le plus souvent, sans vouloir prendre conscience de ce que ses procédés peuvent avoir d'arbitraire. Les revues, les hebdomadaires, et même les quotidiens et la radio, multiplient les comptes-rendus, les analyses, les notes de lecture. Et le public flatté dans sa paresse de jugement, ne cesse d'en réclamer d'avantage — croyant participer à un tourbillon de vie artistique, quand il n'est à vrai dire qu'étourdi, ballotté en tous sens et toujours plus irrémédiablement distrait des œuvres elles-mêmes, par cette sorte de fièvre malsaine qu'entretiennent en lui et autour de lui les bateleurs professionnels.

On comprend que les artistes authentiques protestent parfois contre de telles mœurs, et qu'ils éprouvent le besoin de rappeler les étranges méprises dont se

rendirent coupable bon nombre de critiques au cours des siècles. C'est Igor Strawinsky, par exemple, qui propose à notre méditation ce jugement sur Bach, dû au musicographe allemand Scheibe en 1737 : "Ce grand homme ferait l'admiration de toutes les nations s'il avait plus d'agrément et s'il ne gâtait pas ses compositions par trop d'enflure et de confusion ; et si, par excès d'art, il n'en obscurcissait les beautés" ; ou cette récidive de Ludwig Spohr, compositeur renommé, qui vérifiait à l'audition de la XIe. symphonie — trente ans après la mort de son auteur — ce qu'il avait toujours pensé, à savoir : "qu'il manque à Beethoven une éducation esthétique et le sens du beau". Et c'est Degas qui s'exclame : "La critique d'art ! quelle sottise !... Le jour où l'on a commencé d'écrire *Intelligence* avec un I majuscule, on a été foutu. Il n'y a pas d'intelligence ; on a l'intelligence de ceci, de cela. Il ne faut avoir d'intelligence que pour ce qu'on fait".

Seulement, il ne semble pas qu'une radicale excommunication de la critique soit plus favorable à la cause des arts que son actuelle inflation. Une œuvre, quelle qu'elle soit, ne saurait gagner à sa confrontation avec le public qui demeurerait passif en face d'elle, sous le prétexte qu'il n'aurait pas le pouvoir de la créer lui-même. Voir ou entendre, sur le plan esthétique, c'est toujours apprendre à regarder ou à écouter ; c'est donc contester et remettre en question une première vision ou une première audition, toutes spontanées. C'est revenir à soi pour mieux revenir à l'œuvre. C'est enfin se critiquer soi-même et s'efforcer de se comprendre, en dégageant le sens de ses réactions les plus immédiates, et en les remettant sans cesse à l'épreuve pour en contrôler la consistance et la valeur. Cette opération, qui s'effectue implicitement chez l'"homme de goût", définit à peu près, sans doute, la tâche que le "critique" se doit d'assumer — de façon explicite et délibérée.

A vrai dire, cependant, les modalités d'accomplissement de cette tâche demeurent fort obscures. Supposons un critique suffisamment débarassé de tout parti-pris, de tout *a priori* métaphysique, confessionnel ou politique, armé enfin de sa seule culture ("ce qui reste quand on a tout oublié") et, naturellement, d'une certaine exigence de beauté. Cette exigence, dans les conditions que nous avons dites, n'abordera pas les œuvres d'art en se hérissant par avance de toutes sortes d'exclusives ; au contraire, elle leur fera confiance. Et ce n'est pas assez de dire que le critique s'ouvrira sans réserve à ces œuvres afin d'en accueillir tout ce qu'elles pourront comporter de valeur esthétique : il faut le concevoir plutôt s'efforçant de susciter chacune d'elles au maximum, soucieux de la faire valoir, et ne distinguant pas tout d'abord entre ce qu'il exige d'elle et ce qu'il exige de soi pour la faire revivre selon la plénitude de ses ressources. Car c'est seulement en apparence qu'une œuvre parle, d'elle-même, à celui qui la rencontre sur son chemin. Du moins ce qu'elle dit alors n'est-il rien auprès de ce qu'il y aura à lui faire dire, par un incessant dialogue avec soi-même — au cours duquel on en fera surgir tour à tour les diverses valeurs que son auteur a choisi d'y fixer. Autrement dit, une œuvre ne se révèle qu'à celui qui entreprend de l'interroger, et de s'interroger lui-même devant elle ; et le *nombre* même des questions que l'on se rendra capable de poser ne manquera pas de retentir sur la *qualité* de la réponse qu'il s'agit d'obtenir : réponse jamais définitive, mais qui, en chacun de ses états successifs, sera tout ensemble joie ressentie et jugement formulé.

Encore convient-il, bien sûr, que les questions posées, si nombreuses soient-elles, demeurent pertinentes. C'est là, dira-t-on, affaire d'entraînement et de longue familiarité avec les œuvres les plus diverses.

Et sans doute la formation du goût n'est-elle autre chose, en effet, que l'acquisition d'une telle aptitude à se poser en face d'une œuvre les questions les plus propres à en actualiser les puissances, à en rendre effectives les "vertus" latentes. Mais enfin il ne semble pas qu'on puisse formuler ici des règles et établir des catégories, qui permettraient en chaque occasion de repérer d'emblée les questions pertinentes, et de rejeter les questions hors de propos. Si bien que notre critique idéal, celui que nous tentons de définir, persiste à s'envelopper à nos yeux d'un certain mystère. Et s'il est vrai, malgré le dicton que la critique est elle-même un art — et d'une pratique fort malaisée —, dès lors cela n'a plus rien qui doive nous surprendre : si le critique en effet conserve à nos yeux cette allure mystérieuse qui caractérise le créateur en quelque domaine que ce soit, c'est bien dans la mesure où il lui faut inventer librement, c'est-à-dire de façon toute imprévisible, sa méthode personnelle de compréhension et d'accès aux œuvres.

Aussi faut-il se réjouir de rencontrer, de temps à autre, un critique — réel, et non plus idéal—en face duquel on est contraint de dire : "C'est ça, voilà la vraie manière !", bien que peut être on ne soit pas davantage capable d'indiquer avec précision en quoi consiste cette "manière". C'est à une rencontre de ce genre que nous convie Jean Paulhan dans son remarquable essai intitulé "F.F. ou le critique", déjà publié il y a trois ans en édition de luxe, et qui sert maintenant d'introduction à un recueil de format courant des *Oeuvres de Félix Fénéon*.

Né en 1861, Fénéon a vécu jusqu'à 82 ans, mais n'a exercé son activité critique que durant une période relativement brève ; il est vrai que ce fut aussi la grande

---

(1) Gallimard, Paris 1948.

période de la peinture impressionniste. A la lecture de ses études, fermes, concises, on ne sait si l'on doit admirer davantage la lucidité d'un homme qui sut reconnaître parmi ses contemporains les peintres mêmes que le recul dont nous disposons dégage en effet comme les maîtres véritables de leur époque, ou cet art qui lui permet de nous *faire voir avec des mots* chacune des œuvres qu'il entreprend d'analyser. Jean Paulhan insiste beaucoup — et c'est à juste titre — sur le langage dont se sert Fénéon : langage d'une infernale précision, réinventé et minutieusement mis au point en vue de sa parfaite adaptation au but poursuivi. Or, ce but est simple. Il ne s'agit que de décrire l'œuvre avec rigueur — “avec une patience de démon”, dit Paulhan. Seulement, ayant lu cette description, le lecteur qui revient à l'œuvre doit convenir qu'il n'y revient pas tout à fait de la même façon qu'auparavant.

Ajoutons que Fénéon fut aussi critique littéraire ; auteur de quelques contes exquis, et de “nouvelles en trois lignes” ; et qu'enfin il passa en jugement, lors du procès des Trente, pour avoir participé à un attentat anarchiste. Il s'agit donc d'un personnage plutôt exceptionnel et, comme on pourra le voir, fort énigmatique. En tout cas, il n'est guère douteux que son exemple en effet “assez propre à nous enrichir”, ne serait-ce qu'en provoquant notre réflexion à se retourner sur des attitudes et des conceptions — dont la spontanéité n'est pas nécessairement une garantie de valeur.

FRANCIS JEANSON

## LE LIVRE DE LA COMPENSATION ET DE LA BONNE FIN

(suite)

---

### XVII.—AL MOKRI' ET LE BERGER.

“Mes affaires avaient mal tourné, me dit ‘Abu Habib Al-Mokri’. Il ne me restait plus qu’une esclave chère à mon cœur et une maison où loger. Je vendis la maison pour mille dinars et je pris le chemin de la Mecque emmenant avec moi mon esclave. Je lui avais confié l’or et recommandé de le serrer autour de sa taille. Aussi toutes les fois qu’elle mettait pied à terre, elle faisait dans sa tente un trou y déposait l’argent, et le comblait. Au premier signal du départ, elle déterrait l’argent et le serrait de nouveau autour de sa taille. Or, en quittant un point d’eau, elle avait oublié l’argent dans le trou. Elle me le dit. Je devins stupide, fou, ne sachant que faire. A la Mecque, je faillis vendre mon esclave. Mon cœur ne s’y prêta pas. De retour, nous avons pris le même chemin et nous nous arrêtâmes à l’endroit où l’esclave avait enterré la bourse. Je ne voyais autour de moi que le désert et là-haut, sur une

---

N.D.L.R. Nos lecteurs ont put lire dans le N° d’Avril 1949 p. 387 de larges extraits de l’excellente étude de Mlle. Pauline Guirguis sur Ibn ad-Daya, auteur arabe qui vivait au Caire entre 240 et 334 de l’Hégire. On trouvera ici la suite de la traduction du *Livre de la Compensation et de la Bonne Fin*; cf. N° de Mai p. 486 et Juin, p. 45.

colline, un jeune homme qui surveillait un petit troupeau de moutons. J'allais et venais regardant par terre.

—Que cherches-tu, pauvre homme ? dit le berger.

—Une chose que j'avais déposée près de cette source.

—Fais-m'en la description.

—C'est une bourse rouge pleine d'or.

—Quelle sera ma part si je te montre sa place ?

—La moitié.

—Elle est dans la colline.

Comme j'hésitais, il alla me la chercher et la mit devant moi. Je rendis grâce à Dieu, puis, ayant fait deux parts de cet argent je lui demandai de choisir.

Ma part est trop grande, la moitié suffit, dit-il.

Puis, quand j'eus fait deux parts égales :

—Tu en feras encore deux parts égales.

J'obéis.

—Tu es étonnant, reprit-il. Quand je refuse de prendre le tout illégalement et la moitié de plein droit, tu crois que je toucherai encore à ton argent. Je n'en ferai rien, ma foi. Prends ton argent et va ton chemin.

—Jeune homme, dis-moi, es-tu libre ou esclave ?

—Je suis esclave.

—De qui ?

—Du cheikh de cette tribu.

Je pénétrai dans la tribu et trouvai le cheikh entouré de monde.

—Je viens de voir un jeune homme près de cette source, lui dis-je. Il mène paître un petit troupeau. Voulez-vous me vendre cet esclave ?

—Je l'ai acheté dix dinars, dit le cheikh.

—Je vous en donnerai vingt.

—Et si je ne le vendais pas ?

—Je vous en paierai trente.

—Entendez-vous bien ce qu'il me propose ? dit

le cheikh à ceux qui l'entouraient.

—Mais qu'est-ce qui vous porte à lui faire généreusement ce sacrifice ? me demanda-t-il.

—Il m'a trouvé une chose perdue. C'est pourquoi je voudrais l'affranchir, acheter le troupeau qu'il a et lui en faire don.

—Tout cela pour un seul service qu'il vous a rendu. Mais, depuis que nous l'avons, ce berger ne cesse de nous rendre chaque jour plus de biens qu'il n'en reçoit de nous. Je prends cette assemblée à témoin que je l'affranchis pour l'amour de Dieu et lui fais don du troupeau.

Là-dessus je me retirai, car le cheikh avait réalisé mes désirs", dit enfin Abu Habib.

---

### XVIII.—IBN ABI'ESMAT ET IBN TUGHAN.

Ahmad ibn Muhammad appelé communément Ibn Abi'Esmat, le secrétaire d'Ahmad ibn Tughan (1), était mon ami intime.

—Tu as provoqué trop de soupçons par tes relations avec Ibn Tughan, lui dis-je un jour.

—On ne m'a pas soupçonné en vain, répondit-il. Mon maître était si généreux qu'il m'a fait gagner dans une seule affaire trente mille dinars.

—Quelle affaire ?

—Voilà comment. Ibn Tughan dépensait beaucoup et n'économisait rien.

“Je n'ai plus un dirhem, me dit-il un jour. Va m'emprunter de quoi dépenser”.

Je rentrai chez moi et lui rapportai mille dinars.

---

(1) Ahmad ibn Tughan Officier dans l'armée d'Ibn Tulun, puis gouverneur d'Alexandrie.



Quand je lui remis l'argent, il ouvrit la sacoche examina les pièces et vit qu'elles étaient toutes neuves.

“Ce ne sont pas les dinars d'un changeur, me dit-il. Par ma vie, dis-moi qui te les a donnés ?

—Ils étaient chez moi, répondis-je.

—Je ne te supposais pas cette possibilité.

Or, il avait une pension mensuelle de mille dinars. Comme je la lui rapportais à son échéance et la lui présentais, il me demanda ce que c'était.

—La pension, répondis-je.

—Rembourse l'homme aux dinars avec cet argent.

Le mois suivant il fit de même.

—Je l'ai acquitté, dis-je.

—Remets-lui cet argent comme je te l'ordonne.

Pendant trente mois il me répétait toujours la même chose et c'est ainsi que je gagnai trente mille dinars”.

---

## XIX.—UN CHRÉTIEN ET UN RÉFUGIÉ.

Harun ibn Mallul me dit ceci qu'il tenait de Yacyn ibn Zurara(1).

“Parmi la population d'un village d'Egypte se trouvait un chrétien excessivement riche, fastueux et libéral. Il possédait une maison à Fustat où il hébergeait des personnes pauvres et dépensait pour cela des sommes immenses.

Or, un grand personnage dont Yacyn cache le nom sous un pseudonyme, avait pris la fuite. Il était poursuivi par Mutawakkil car il était en faveur auprès de Muntasir(2). Ayant quitté sa suite, il revêtit un man-

---

(1) Yacyn ibn Zurara-Narrateur aux récits duquel se réfère Kindi, le grand historien arabe.

(2) Muntasir-XIème calife Abbasside, monta sur le trône en 247/861 succédant à son père Mutawakkil. Son règne ne dura que 6 mois. Il mourut en 248/862.

teau de laine et parvint en Egypte. A Fustat il trouva plusieurs de ses concitoyens de Bagdad. Aussi prit-il le chemin de la campagne de peur d'être reconnu. Arrivé aux domaines du chrétien, il comprit bien vite que c'était un être débonnaire et se fit passer pour un homme bien pauvre. Le chrétien lui donna des habits et lui procura du travail. Le réfugié réussit dans sa tâche et devint en peu de temps le gérant d'une partie de ses affaires. Comme il avait constaté avec quelle sagesse il dirigeait les besognes qu'il lui confiait le chrétien fit de lui son homme de confiance et lui fit oublier tout ce qu'il avait perdu.

Un jour un percepteur d'impôts vint en tournée dans le domaine de ce chrétien. Comme celui-ci l'interrogeait sur les nouvelles qui avaient cours à Fustat, le percepteur lui dit :

—Mutawakkil(1) a été assassiné. Son successeur Muntasir envoie chercher un homme appelé un tel, fils d'un tel, qui a pris la fuite sous le règne de son père, ajouta-t-il. Il insiste auprès des fonctionnaires d'Egypte et de Syrie pour qu'on traite convenablement l'intéressé, avec les égards dûs à son rang, jusqu'à ce qu'il le rejoigne.

Le chrétien s'occupa de faire donner l'hospitalité au percepteur. A ce moment, le réfugié sollicita un entretien particulier.

—Dieu veuille te récompenser. Tu m'as comblé de bienfaits, lui dit-il. Mais j'ai besoin de partir pour Fustat.

—Ami, dit le chrétien, si j'ai manqué à ce que je te dois, tu peux disposer de ma fortune comme bon te semble. Je ne te refuserai rien et satisferai à tes désirs. Mais ne me quitte pas.

---

(1) Mutawakkil-Dixième calife abbasside.

—Je suis l'homme que l'on réclame à Fustat. J'ai laissé une famille nombreuse et des biens considérables à Bagdad, car ma vie était alors menacée.

—Monseigneur, ma fortune est entre tes mains. Tu connais mieux que moi les montures que je possède. Prends celles qu'il te faut.

Le réfugié prit des mulets et tout ce qui servait à une personne de sa condition. Il partit et le chrétien l'accompagna.

En cours de route, le réfugié écrivit au préfet de police de Fustat qui vint au devant de lui. Il lui recommanda le chrétien, fit de même avec les autres fonctionnaires des villes et prit le chemin de Bagdad. De là, il leur envoyait lettre après lettre pour leur recommander son ami. Mais voilà qu'un fonctionnaire avide d'argent arriva sur place. Il harcela le chrétien pour lui demander plus qu'il n'offrait. Celui-ci se rendit alors à Bagdad. Et Yacyn de continuer.

Quand je suis arrivé à Bagdad, dit le chrétien, je ne trouvais personne de plus riche, ni de plus hospitalier que mon ami. Je lui demandai audience au moment même où plusieurs personnes étaient chez lui. La plupart de ses domestiques accoururent à ma rencontre, lui-même me reçut debout.

—Soyez le bienvenu, me dit-il, ô mon seigneur, mon soutien et mon protecteur quand je fus abandonné de tous.

Il me fit asseoir auprès de lui. Ses enfants et tout son entourage s'empressèrent autour de moi.

Voilà ce que l'on gagne aux bienfaits rendus aux nobles gens, pensai-je. Comme mon hôte désirait savoir où j'en étais de mes fermes, je lui contai l'histoire du fonctionnaire dont le frère se trouvait justement là. Mon hôte se retourna vers lui et dit :

— J'ai aidé ton frère à obtenir ce poste et c'est lui qui me porte préjudice.

Il écrivit à l'instant même une lettre à ce fonctionnaire pour lui demander toute explication utile. Il me garda toute une année pendant laquelle j'avais joui d'une aisance et d'un luxe inappréciables.

Entre-temps, mes amis m'apprirent que ce fonctionnaire avait cessé toute poursuite à mon égard. On obtint même du calife l'ordre de dispenser mes domaines d'une notable partie de l'impôt foncier et on se contenta de me faire payer une faible contribution".

Le chrétien, dit Yacyn, déclara prendre pour associé ce grand personnage sur la totalité des domaines qu'il possédait et il rédigea un acte dans lequel il dénombra et délimita ses biens. L'ayant présenté à son hôte :

—Ces fermes sont à toi, lui dit celui-ci. Dieu en a décidé ainsi car elles ne sauraient être en de meilleures mains. Tu pratiques des œuvres qui perpétueront ton bon souvenir et te concilient les cœurs. Je me garderai bien d'y mettre fin en te privant de tes fermes.

Le chrétien retourna à Fustat. Il y renouvela son acte de donation. Après sa mort, on afferma ses domaines à des parents qu'il avait, grâce à l'appui de ce grand personnage qui leur témoignait toujours une grande sympathie.

---

## XX.—YAHIA LE BARMAKIDE ET FADL IBN SAHL.

Ahmad ibn Abi Yacub(1) me dit ceci. Il le tenait de son père :

---

(1) Ahmad ibn Abi Yacub, dit Al-Yacubi-Historien célèbre dont les œuvres sont très répandues, entre autres son histoire appelée Histoire de Yacubi et Kitab al-Buldan.

“Yehia ibn Khalid ibn Barmak(1) avait adopté Fadl ibn Sahl(2), dit-il. Il le considérait comme son propre fils et ses enfants le traitaient en frère. Puis il le fit attacher au service d’Al-Ma’mun.

Yehia pratiquait l’astrologie et Fadl s’y connaissait à merveille. Or, ils étaient tombés d’accord, d’après leur calcul sur la durée que les astres assignaient aux Barmakides et sur l’apogée de bonheur prévue pour Fadl. Les événements se succédaient et chacun d’eux voyait pour ainsi dire, se dérouler sa carrière. Al-Rashid fit disparaître les Barmakides, mais Fadl fut épargné à cause de sa présence au service de Ma’mun. N’ayant pas l’autorité voulue pour sauver Yahya et ses fils de la colère d’Al-Rashid, il écrivit ce billet à son ancien protecteur :

“Seigneur, votre détresse m’accable. Je n’arrive pas à vous défendre avec profit à l’heure actuelle. Veuillez m’en dispenser, mais j’espère m’acquitter de ce devoir quand j’arriverai à l’apogée de mon bonheur”.

Et Ibn Abi Yacub de continuer :

Ahmad ibn Abi Khaled al-Ahwal(3), me dit :

“En apprenant la misère où se trouvait Yahia, je me sentis accablé de tristesse, mais je ne savais que faire pour le soulager. Comme je possédais quatre

---

(1) Yahya Ibn Khalid Ibn Barmak-Frère de lait, puis vizir de Harun al-Rashid. Disgrâcié, il entraîne avec lui la chute de sa famille, chute retentissante dont les causes n’ont jamais été élucidées. Yahya fut donc assassiné sur l’ordre de Harun en 190/805 ou en 193/808.

(2) Fadl ibn Sahl-Ministre célèbre du calife al-Ma’mun auquel il donna sa fille Buran en mariage. Persan converti à l’Islam, il fut protégé par les Barmakides. Comme eux, il avait joui d’un pouvoir absolu qui fut suivi d’une mort tragique. Il fut assassiné lui aussi dans son bain, sur l’ordre du calife al-Ma’mun en 202/818.

(3) Ahmad ibn Abi Khalid al-Awal-Vizir sous le règne du calife Al-Ma’mun, esprit fin, mais il n’exerça pas toujours une heureuse influence sur l’esprit de son maître.

mille dinars, j'en fis deux parts, l'une d'elles à Yahya dans sa prison où j'arrivai à m'introduire. Lorsque je lui présentai cette somme il me dit :

—Il ne vous convient pas de vous tromper sur l'état où nous sommes, ni de vous promettre ce que le temps ne réalisera pas. Notre pouvoir a pris fin. Si donc vous espérez pour nous un retour de fortune, gardez votre argent.

—Je n'ai point d'autre intention que celle de m'acquitter envers vous d'une dette de reconnaissance.

Yahya prit alors une feuille blanche où il traça ces mots :

“Abul 'Abbas. Dieu te protège. Voici un homme que nous avons éprouvé. Il s'est bien conduit envers nous tout en désespérant de notre cause. Je te rappelle tes engagements et te prie de lui reconnaître son dû à ma place. Tu me soulageras. Que Dieu te sois en aide et qu'il t'aplanisse toute difficulté”.

Yahya plia la missive en deux, la coupa dans le sens de la largeur, m'en donna la moitié et dit :

—Prenez cela et gardez-le avec soin pour ne pas perdre une très grande chance.

Puis il distribua l'or à des personnages pour qui sa captivité avait été un grand dommage. Je me retirai, non sans qu'il m'eût désabusé sur son cas et muni d'une moitié de lettre dont je ne savais que faire. La dynastie des Barmakides s'éteignit. Al-Rashid mourut à Tus. Cependant Fadl dominait à la Cour d'Al-Ma'mun qui lui avait donné une autorité absolue pendant leur séjour au Khorassan. La lutte fut déclarée entre Al-Amine et Al-Ma'mun. Celui-ci l'emporta sur son frère. Fadl ibn Sahl devint vizir. La nouvelle de cette investiture fut communiquée à toutes les provinces. Moi, je restai longtemps sans situation, ma gêne ne fit que s'accroître. Personne ne s'occupait

plus de mes affaires car j'avais perdu et mes amis et mes protecteurs.

Un jour, j'étais chez moi, manquant de tout même du pain quotidien. J'étais revêtu d'une guenille, n'ayant pour tout habit qu'une robe de cérémonie. Mon domestique vint me dire :

—Des messagers de Tahir ibn Al-Hussain sont à la porte.

Je mis pour les recevoir le seul habit que j'avais. Leur chef s'avança et me déclara avec beaucoup de déférence :

—L'Emir Tahir vous prie d'aller le voir.

Je le suivis. L'Emir me reçut aimablement et me dit :

—Le vizir, que Dieu protège, m'écrit de vous conduire jusqu'à lui avec les honneurs qui vous sont dûs. Il vous demande de lui porter la moitié de la lettre que Yahya ibn Khalid vous avait donnée. Voici deux mille dinars pour les frais de votre voyage et ceux de votre suite.

Je repris courage, mon espoir revint et quand j'eus touché l'argent, je partis accompagné du messager de Tahir. Fadl ibn Sahl me fit un accueil chaleureux. Il me demanda ensuite cette moitié de billet que je lui remis à l'instant. L'un de ses suivants à qui il avait dit un mot à l'oreille sortit chercher l'autre moitié qui s'adapta exactement à la mienne. Fadl pleura en lisant le texte.

—Que Dieu ait pitié d'Abul A'bbas, dit-il. Il savait reconnaître les vicissitudes du sort et s'abstenait de les critiquer.

Il me présenta ensuite au Calife et me recommanda à lui. Je devins un de ses secrétaires à qui il confiait ses affaires les plus importantes".

---

XXI.—ALI LE MÉDECIN ET UN DESCENDANT DE PLATON.

Ali, un médecin connu sous le nom de Didan, très savant et fort versé dans les doctrines platoniciennes, me dit :

“J’avais accompagné un commandant du Prince, appelé Ibn Barukh dans une sortie à Tarsus(1). Comme il avait enlevé à l’ennemi un grand nombre de prisonniers, on les avait mis dans une maison en ruines où campait le commandant lui-même. J’étais entré le soir. Un beau jeune homme aux belles manières, attira mon attention. La plupart des prisonniers l’entouraient et avaient pour lui des égards d’esclaves à maître. Au moindre geste, ils couraient le servir, cherchaient à lui épargner le plus petit effort. M’étant informé auprès de l’un d’eux, j’appris que ce jeune homme était un descendant de Platon. Je l’eus tout de suite en estime car la science de son ancêtre m’avait beaucoup instruit. J’allais donc trouver le commandant et lui dis :

—Accordez-moi l’un de vos prisonniers.

—Il est à vous, répondit-il.

J’appelai mon domestique, lui fit le portrait du jeune homme et lui dis :

—Quand le serviteur du Commandant t’aura livré ce prisonnier donne-lui à manger de ce que tu m’auras préparé, revêts-le de mes plus beaux habits et qu’il se parfume. Tu l’introduiras ensuite dans mon salon. Je vous rejoindrai.

De toute la journée, je n’eus pas un moment de loisir car j’étais occupé avec le commandant. Mais le soir, en rentrant, je vis mon prisonnier aussi bien mis

---

(1) Ville située sur la frontière de l’Asie Mineure et de la Syrie, fut occupé par les Arabes de 179/788 à 354/965.



que je l'avais désiré. A mon approche, il voulut se lever tout comme mes serviteurs le faisaient. Je l'en empêchai.

—Mon seigneur me dit-il en grec, qu'est-ce que vous attendez de moi ? Si je puis réaliser vos désirs, je le ferais de tout cœur. Vous l'aurez mérité. Je ne vous tromperai point et ne chercherai pas à profiter de votre indulgence, car ce n'est point mon caractère.

—Votre ancêtre nous a transmis des lumières dont les beautés se perçoivent encore chez nous. C'est pourquoi je me fais un devoir de vous protéger au dépend de ma vie.

—Les dispositions de nos ancêtres sont toujours les nôtres, mais nous nous contentons maintenant d'être des gardeurs de cochons. Ce métier m'éloigne à jamais de celui de qui vous me rapprochez, et en l'honneur de qui vous me témoignez tant d'égards.

Comme je lui offrais de choisir entre ces deux solutions, m'accompagner à Fustat où il vivrait avec moi et partagerait mes biens, et celle de le rapatrier en usant de quelque stratagème, il préféra la dernière. Mes hommes l'escortèrent et je le confiai à des personnes sûres qui l'accompagnèrent dans son pays''.

---

## XXII.—MUHAMMAD IBN SULAIMAN(1) ET L'AUTEUR.

Une vieille femme de bonne conduite et peu fortunée nommée Umm Muhammad, se réunissait souvent

---

(1) Muhammad ibn Sulaiman. Garçon d'écurie qui devint le plus grand général des armées du calife Muktafi. Il réduisit d'abord les Karmates à une soumission momentanée (230/844), fut nommé général en chef de l'armée expéditionnaire partie pour l'Egypte (292/905). Il mit Kata'i à feu et à sang, gouverna l'Egypte pendant six mois et fut remplacé par Issa Al-Nawshari, ils avaient déporté à Bagdad les derniers descendants des Tulunides.

pour des bonnes œuvres avec les femmes âgées de notre famille. Je l'aidais à vivre.

Quand Muhammad ibn Sulaiman vint camper dans la banlieue de Fustat, il commença par arrêter l'un après l'autre les partisans des Tulunides et se fit livrer leurs biens par la torture ou la menace. J'étais très inquiet et tremblais devant la perspective d'une telle inquisition. Comme j'y pensais toujours, la servante d'Umm Muhammad vint me trouver. Je croyais, ma foi, qu'elle venait pour me demander secours, comme d'habitude. Mais elle me dit :

—Ma maîtresse te salue et te fait dire : Je viens de recevoir un émissaire de mon cousin et maître Abu Ali Muhammad ibn Sulaiman. Comme il demandait de mes nouvelles je lui ai fait savoir que tu me faisais vivre.

Le messenger est à la porte et désire te voir.

—Qu'il entre, dis-je.

Un beau jeune homme appelé Nashi' se présenta.

—Que Dieu te rende tes bienfaits, dit-il. La cousine de mon maître lui a donné bonne opinion de toi et j'espère que tu en profiteras.

Il réunit ensuite les chefs des quartiers et les invita à me défendre contre toute attaque. Je voulais lui offrir un cadeau.

—Tu ne peux nous obliger plus que tu ne l'as fait jusqu'ici, dit-il et il se retira.

De retour, il me délivra un billet écrit de la propre main de Muhammad ibn Sulaiman.

“Viens nous rejoindre, disait-il. Nous réglerons tes affaires de manière à consolider notre amitié. Je désire te témoigner, par la grâce de Dieu, ma gratitude pour ta générosité passée et tes marques d'affection”.

Je n'eus, à vrai dire, aucun désagrément tout le temps qu'il demeura à Fustat.

## XXIII.—IBN ABI SHURRA'A ET L'AUTEUR.

J'avais pour ami le poète Abul-Fayad Sawâr ibn Abi-Shurrâ'a (1) qui me témoignait une grande affection. Lorsqu'il se décida à partir en Irak il me demanda de lui copier quelques uns de mes poèmes. Je lui écrivis près de cinquante feuillets comprenant les vers qu'il admirait le plus. Quand il fut à Bagdad il les lut à des notables et leur fit de moi un portrait y mettant une certaine complaisance et une entière bonne foi.

Avant d'arriver à Fustat, Muhammad ibn Sulaiman avait confié la direction des postes à Abu Obaid Allah Ahmad ibn Salih. Dès son entrée dans la capitale il lui demanda de faire comparaître Ahmad ibn Yusuf. Celui qu'on fit venir avait été secrétaire d'Ibn Wasif(2) puis d'Ibn Al-Djassas.(3).

—Connais-tu Abul-Fayad ? lui demanda-t-il.

—Non répondit l'autre.

Ce n'est pas l'homme que je cherche reprit Muhammad.

On m'introduisit. En me voyant venir Ibn Sulaiman m'enveloppa d'un regard scrutateur et me demanda si je connaissais Abul Fayad.

—Puisse Dieu se souvenir de vous et de lui et vous accorder ses grâces. Oui, je le connais. Il était mon ami intime.

A-t-il récité devant toi ces vers qu'il a composés :

“Tant que nous retirions de la jarre le plus clair de ce qu'elle contenait.

— = —

(1) Abul Fayad Sawar ibn Abi Shurra'ah-Poète égyptien d'ordre secondaire.

(2) Ahmad Ibn Wasif-Favori très influent à la cour du calif Musta'in exilé à Damas sur l'ordre du Calife Muhtadi, il en devint le gouverneur en 264/877, grâce à la protection d'Ahmad ibn-Tulun.

(3) Ibn al-Djassas, Joailler et financier célèbre à cette époque.

Elle nous versait des étincelles sans flammes”.

—Non, monseigneur. ces vers sont de moi. Je les lui avais récités.

Il rit et dit.

—Ma foi, je n’ai désiré venir à Fustat que pour le plaisir de te voir.

Son appui me fut très utile dans les jours qui suivirent.

---

#### XXIV — ’ELLAN IBN AL-MUGHIRA (1) ET LE JURISTE

Ahmad ibn Siklab (2) me dit :

“Un juriste très renommé vivait à Fustat. Il avait un grand auditoire. Pendant une de ses leçons, il vit venir Ellan ibn Almughira. Il se leva et alla à sa rencontre. L’assistance trouva exagéré ce geste d’amabilité de la part d’un vieillard de son rang vis-à-vis d’un jeune homme tel qu’Ellan. Notre docteur poussa plus loin ses démonstrations de respect attentif envers son visiteur, ce qui nous parut d’assez mauvais goût. Nous étions gênés pour lui. Quand Ellan se retira, le docteur nous dit :

“Je lis clairement dans vos pensées. Je vais vous mettre au courant des faits qui excusent mon attitude. J’avais reçu depuis longtemps mille dinars en dépôt d’un homme qui se trouvait au Maghrib. Mon futur gendre me pressait pour la cérémonie de mariage avec ma fille, quand ma femme vint me dire en s’asseyant près de moi :

---

(1) ’Ellan Ibn Al-Mughira, dit ’Ellan al-Masri, grammairien et linguiste égyptien, mort en 337/948.

(2) Ahmad ibn Siklab. Traditionniste égyptien de la famille de Siklab ibn Shanibih, condisciple de Warsh.

— Quelles sont tes intentions vis-à-vis des instances pressantes de ce garçon.

— Eh bien, marions-les et nous limiterons nos dépenses autant que possible.

— Comment ? Nous avons des envieux qui s'en réjouiraient. Tu dois au contraire m'aider à faire bonne figure.

— Si j'en avais les moyens, je ne lésinerais pas.

— Tu les as.

— Quels sont-ils.

— Laisse-moi disposer de l'or que tu as en dépôt. Nous n'achèterons que ce qui peut être revendu à tout moment. Notre enfant se mariera et le jour où celui qui a fait ce dépôt viendra demander son or, nous revendrons tout et nous paierons la petite différence, s'il y en a une.

— Mais cela déplaît autant au Créateur qu'à la Créature, lui dis-je.

Elle ne se lassa pas toutefois de m'en reparler et de tourner autour de cette question tant et si bien que je finis par céder. Le trousseau de la mariée et la cérémonie du mariage entraînent des dépenses qui vinrent à bout de la somme entière. Mais mon épouse s'en souciait peu. Le mariage avait eu lieu.

Deux mois plus tard le voyageur vint réclamer son dépôt.

— Que vas-tu faire maintenant, dis-je à ma femme.

— J'irai vendre le mobilier, dit-elle."

Elle sortit et de retour elle me dit.

"N'y comptons plus, car notre gendre a juré de divorcer si l'on touchait à quoi que ce soit de son mobilier."

J'étais désespéré. Le déshonneur de nos deux familles me guettait. On avait servi mon déjeuner. Je n'y touchai point. J'avais tout lieu de craindre pour ma raison et passai une nuit comme je n'en avais

jamais passé. Ma femme ne s'en inquiétait guère, trop heureuse de ce qu'elle avait obtenu pour sa fille. Debout, bien avant l'aurore, j'appelai mon serviteur et lui demandai de seller ma monture. Il se leva, sella et me demanda où nous allions.

— Je n'ai pas de compte à te rendre, répondis-je.

Je me laissai aller au hasard, mon mulet suivait droit son chemin et nous aboutîmes à la ruelle où habitait Ellan ibn al-Mughira. Je m'arrêtai devant la porte de sa demeure; mon domestique interpella le portier et lui apprit ma présence. Aussitôt j'entendis remuer à l'intérieur. La porte s'ouvrit et l'on m'introduisit chez 'Ellan. Celui-ci, à la lumière d'une bougie répondait aux lettres de ses commis. J'entrai, il se leva pour me recevoir et quand il eut congédié ses domestiques, il s'approcha de moi.

— Pourquoi vous êtes-vous donné la peine de venir. Vous m'auriez appelé et je serai venu. De quoi s'agit-il ?

Mes larmes coulaient malgré moi et je n'arrivai pas à prononcer un seul mot. Il s'était mis à me consoler et je finis par lui apprendre comment j'avais disposé d'un dépôt. Il en fut vivement affecté.

— De combien était-il ?

— De mille dinars.

— Par Dieu, vous m'avez soulagé fit-il en riant. Je ne pensais pas avoir la somme demandée, mais comme je la possède, rien n'est plus facile.

Il appela son domestique.

— Va m'apporter, lui dit-il, les sacoches qui nous sont arrivées ce mois-ci du Maghrib.

De retour, le domestique lui en remit quatre. Quand 'Ellan eut fait leur compte, il me dit :

— Tenez, voilà mille cinq cents dinars; mille pour restituer le dépôt et cinq cents pour vous. Je ne saurais assez vous remercier de vous être adressé à moi après Dieu, que son Saint Nom soit béni, pour vous

aider dans votre embarras. Aussi Dieu a-t-il permis que je vous sois de quelque secours”.

Il me fit même escorter à mon retour.

— Nous savons maintenant pourquoi vous avez agi ainsi, dirent les assistants. Nous jurons, par Dieu, que nous ne le recevrons jamais que debout.

---

### XXV. — UN DESCENDANT D'ALI ET LE PÈRE DE L'AUTEUR.

Lors de la mort de mon père, Yusuf ibn Ibrahim, des serviteurs envoyés par Ibn Tulun vinrent forcer notre maison et saisir les papiers laissés par le défunt. Ibn Tulun croyait y trouver une lettre provenant de Bagdad. Les serviteurs emportèrent deux caisses, nous arrêchèrent, mon frère et moi et nous conduisirent chez le Prince. Quand on nous fit comparaître, un descendant d'Ali se trouvait là. Sur l'ordre du Prince, on ouvrit l'une des caisses. Or, la première chose qu'on en tira fut le cahier des pensions que distribuait mon père notamment aux chérifs et à d'autres. Ce cahier tomba par terre. Ahmad ibn Tulun le ramassa lui-même, le feuilleta et comme il savait bien déchiffrer les comptes, il eut bien vite fait d'y voir figurer le nom de ce chérif. J'étais là à l'écouter quand il lui dit.

— Yusuf ibn Ibrahim vous payait donc une pension.

— Oui, répondit l'autre. J'étais bien pauvre en arrivant ici. Yusuf ibn Ibrahim me versait une pension annuelle qui s'élevait à deux cents dinars et à deux cents ardebs de blé. Ibn Al-Arkat et Ibn al Akiki en recevaient autant. Quand dans la suite, je devins plus riche, grâce au bon secours du Prince, je voulus l'en dispenser, il me dit.

— Je vous conjure de ne pas couper un lien qui me rattache à l'Envoyé de Dieu, paix et salut soient sur Lui et sur les Siens.

Tout en parlant, le chérif avait les larmes dans les yeux.

— Que Dieu reçoive Yusuf Ibn Ibrahim dans sa miséricorde, dit alors le Prince.

Puis, s'adressant à mon frère et à moi, il nous dit.

— Rentrez chez vous, vous n'avez rien à craindre.

Nous arrivâmes juste à temps pour participer aux funérailles de notre père auxquelles le chérif assista aussi. Il avait bien récompensé le défunt en rendant service à ses enfants.

---

## XXVI. — MOUSA IBN MOSLIH ET DES COMMERÇANTS

Mousa ibn Moslih me dit :

“Hassan ibn Muhadjir (1), le secrétaire d'Ahmad ibn Tulun, avait confié à ma garde dix commerçants en me demandant de les tenir à l'écart des autres prisonniers. Il devait les faire comparaître le lendemain devant le Prince. Comme c'étaient des gens qui inspiraient de l'estime, je leur tins compagnie et m'efforçai de les rassurer.

— Vous avez été bien aimable pour nous, me dirent-ils. Nous vous sommes bien reconnaissants. Mais nous avons un plaisir à vous demander.

— Lequel ?

— Nous avons parmi nous un jeune homme trop craintif pour supporter l'entrevue du Prince. Si vous le permettez, nous le ferons remplacer et nous vous promettons cent dinars.

---

(1) Hassan ibn Muhadjir, Secrétaire puis maître de la Chancellerie sous ibn Tulun. Khumarawaih l'avait maintenu dans ses fonctions mais il ne tarda pas à le révoquer et à le jeter en prison où il le mit à mort.



— Volontiers, pourvu que vous lui trouviez un remplaçant. Je jugeais la chose presque impossible. L'un d'eux écrivit un billet à un homme qui devait être son obligé.

— J'arrive tout de suite, lui fit-il répondre.

Je n'en croyais rien, mais l'homme ne tarda pas à venir. Pour s'excuser il donnait ces raisons :

— J'ai dû renouveler mon testament avant de vous rejoindre et régler certaines affaires. Je n'accepte votre proposition que si vous me laissez payer les cent dinars.

Puis il tira la somme de sa manche et me la présenta. Il prit ensuite la place du jeune homme à qui je rendis la liberté. Le nouveau captif ne semblait éprouver ni regret, ni inquiétude. On passa la nuit à bavarder et à réciter des vers, dans une tranquillité d'esprit parfaite. Le lendemain matin Hassan ibn Muhadjir arriva. Il les fit comparaître devant le Prince. Mais celui-ci s'étant rendu compte du parti pris de son secrétaire, lui ordonna de mettre tous ces prisonniers en liberté. Rentrés chez eux, ces commerçants se montrèrent à diverses reprises très généreux envers moi. Puis je n'entendis plus parler d'eux".

---

## XXVII.—UN COMMERÇANT ET SA FEMME.

Ahmad ibn Ayman, le secrétaire d'Ibn Tulun, me dit.

“J'étais rentré à Basra chez un commerçant dont j'ai oublié le nom, ses deux enfants étant devant lui. Ils étaient si bien tenus que je ne me lassais pas de les regarder. Leur père me dit alors :

— J'aimerais bien que vous les conjuriez du mauvais sort (1).

C'est ce que je fis.

— Vous avez bien choisi la mère, sans doute, pour avoir de si beaux enfants, lui dis-je.

— C'est au contraire la femme la plus laide qui existe à Basra, dit-il, et qui m'est en même temps la plus chère. C'est une étrange histoire que la sienne.

—J'aimerais bien la connaître.

—J'habitais Al-Obollah(2) et gagnais ma vie en trafiquant sur des articles que je transportais de là à Basra et de Basra à Obollah. Comme je gagnais toujours et ne perdais jamais, je devins très riche et je passais pour être un homme chanceux. J'eus donc l'intention de m'installer définitivement à Basra.

—Il serait préférable que vous fussiez marié, me dit-on.

Or le grand-père de ces deux enfants jouissait de la plus haute considération dans toute la ville. Il avait toujours résisté au mariage de sa fille et s'était exposé par la suite à l'inimitié de ses prétendants. Mais comme j'avais l'intention de lui faire ma demande, j'allai le trouver chez lui et dans notre tête à tête lui dis :

—Oncle, je suis tel négociant, fils d'un tel.

—Je n'ignore pas le rang que vous tenez votre père et vous.

—Je viens vous demander la main de votre fille.

—Je ne voudrais point refuser votre demande. Elle a eu bien des prétendants parmi les notables de la ville et je me suis toujours opposé à ce mariage. Je

(1) "Conjurer du mauvais sort", mot à mot : j'aimerais bien par une prière que vous éloigniez d'eux le mauvais sort. Il s'agit ici de réciter les deux dernières sourats du Coran qui portent communément le nom de Préservatrices.

(2) Al-Obollah. Sur le Tigre, ville très ancienne près de Basra.

répugne la voir quitter ma demeure pour la vendre comme une esclave.

—Dieu l'a préservée de subir ce sort. Comptez-moi, je vous prie, parmi les membres de votre famille.

—Vous y tenez ?

—Oui, j'y tiens. Vous ne sauriez m'accorder une faveur plus grande. Je vous en serai toujours obligé.

—Venez me trouver demain matin avec les vôtres.

Quand je l'eus quitté, je me rendis chez un grand nombre de riches négociants et les invitai à m'accompagner.

—C'est inutile de nous déranger, me dirent-ils. Ils acceptèrent enfin bien que trop certains d'essuyer un refus. Le lendemain matin nous nous rendîmes chez mon futur beau-père. Il nous donna une réponse favorable et m'accorda sa fille. Il invita ensuite les assistants à un banquet pour lequel il égorgea des bêtes. Après quoi il me dit :

—Vous pouvez vous installer dès ce soir si vous voulez. Votre femme ne manque de rien.

—C'est ce que je désire, répondis-je.

La conversation que nous eûmes alors se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Nous fîmes la prière en commun. Il récita ensuite les louanges et les invocations. J'en fis autant ; puis notre dernière prière terminée, il me prit par la main et me conduisit dans une maison richement meublée.

Serviteurs et servantes étaient fort bien tenus. Je m'étais à peine installé qu'il se leva et me dit :

—Adieu, je vous souhaite bonheur et uni on parfaite.

De vieilles parentes accompagnaient la jeune fille qui, à vrai dire, n'avait rien d'attrayant. Mais une fois les rideaux baissés, elle me dit :

—Monseigneur, je suis un des secrets de mon père. Ce secret que tout le monde ignore, vous a été livré.

Mon père vous en a jugé digne. Ne le décevez pas. Si la beauté des traits fait le seul mérite de l'épouse et si on ne tient pas compte de son discernement ni de sa vertu, je me considérerai comme la plus malheureuse des femmes. Mais j'espère compenser la beauté qui me fait défaut. Après quoi elle se leva prestement et vint me remettre une bourse pleine d'or.

—Monseigneur me dit-elle. Dieu vous permet d'autres femmes que moi, trois épouses et autant d'esclaves que vous le désirerez. Je vous autorise à user de votre droit. Prenez cet argent, je l'ai réservé pour vos plaisirs. Épousez trois autres femmes, achetez autant d'esclaves qu'il vous plaira. Je ne vous demande en retour que votre protection.

Et Ahmad de continuer :

Le commerçant me certifia par serment qu'aucune belle n'avait été maîtresse de son cœur autant que l'avait été cette femme.

—Voici ma réponse à vos avances, lui dit-il. Jamais je n'aurai d'autres femmes que vous. Je ne chercherai mon bonheur qu'auprès de vous.

“Elle fut du reste la plus affectueuse des femmes, dit le commerçant. Elle a toujours bien dirigé tout ce qui, dans mon intérieur dépendait d'elle, ce qui me fut d'un grand avantage. Devenu vieux j'avais plus besoin d'une vie paisible que de toute autre chose. Dieu me récompensa d'avoir apprécié la délicatesse de ma femme. Il me donna ces deux enfants qui vous ont tellement plu. Maintenant nous n'implorons que la bonté et la miséricorde de Dieu”.

IBN AD-DAYA  
*Traduction et notes de*  
PAULINE GUIRGUIS

## UN NOUVEAU "GRAND MEAULNES"

J'ai lu *Le Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier, quand *La Nouvelle Revue Française* l'a publié en 1913, et ne l'ai jamais relu depuis. Trente-six ans ont coulé sans que l'envie me prenne de confronter mes impressions de jeune homme et celles de l'homme que la vie a mûri. Je me rappelle pourtant aujourd'hui encore l'émerveillement dans lequel m'avait plongé ce conte de fées pour adolescents férus de fraîcheur et de rêveries, respirant le climat de ce "vert paradis des amours enfantines" chanté par Baudelaire dans *Moesta et Errabunda*, où "tout ce que l'on aime est digne d'être aimé", et rempli

*De courses, de chansons, de baisers, de bouquets,  
De violons mourant derrière les collines.*

Le roman que M. Benoit Blihan a récemment fait paraître aux éditions Fasquelle, sous le titre de *La Maison des Amis*, enchante tous les lecteurs du *Grand Meaulnes*. Ils y retrouveront son mystère et ses confidences suggérées, ainsi que, filles et garçons, des jeunes gens ressemblant moins à des vivants véritables qu'à ces personnages conventionnels des théâtres d'ombres javanais.

Il est plein, d'autre part, de ce charme inexplicable que l'on sent pénétré des plus beaux sortilèges de l'adolescence, et pétri, si l'on peut du moins s'exprimer de la sorte, de cette atmosphère samaino-mæterlinckienne musicale et fluide tout ensemble, et si déli-

cieusement, si aériennement subtile, qu'elle imprègne tout ce qui l'approche de sa passion et de sa magie.

On ne raconte pas, on ne détaille pas, on ne résume pas des ouvrages de cette qualité. La substance dont ils sont tissés est trop rare pour qu'on essaie de le faire. Ressortissant au plus secret du subconscient, ils échappent à l'analyse ordinaire. On peut dire d'eux ce qu'on dit du cœur ayant des raisons que la raison ne connaît pas. Les meilleurs livres sur l'enfance et l'adolescence n'ont pas été écrits par des philosophes mais par des romanciers ou des médecins qui en ont fait leur domaine.

*La Maison des Amis*, si ce roman n'avait pas été l'œuvre d'un romancier, aurait pu tout aussi bien s'intituler : *De la formation et de la rupture de l'amitié chez les adolescents*. Tel est, en tout cas, le sujet traité par M. Benoit Blihau, mais avec quel doigté, quelle maîtrise dans la mesure, quelle poésie ! Tout y est dit de ce qui doit l'être, et tout, en même temps, y est juste de ton.

Le peintre de Julien, de Laure et de Niclo, c'est ainsi que se nomment les trois grands premiers rôles de *La Maison des Amis*, ne force jamais la couleur. Ce ne sont que buées translucides succédant à des buées translucides. Tout se déroule dans le claire-obscur et les harmoniques de vibrations troubles.

On serait parfois tenté de dire que M. Benoit Blihau est impressionniste travaillant dans le flou. Cette expression d'atelier déplaira peut-être par ce qu'on peut lui prêter de vulgaire. Elle convient toutefois si bien au genre de roman que l'auteur de *La Maison des Amis* a si parfaitement réussi, qu'ont aurait tort de ne pas l'employer. Il n'est pas en effet un seul des acteurs de cette maison qui n'évolue dans le flou. Successives et légères, de nombreuses touches précisent peu à peu leurs inclinations, leur caractère, leurs réflexes. Lucien

qui se sait laid, et souffre de l'être, mais excelle déjà dans l'art de commander, Lucien, bien qu'il n'ait que dix-huit ans, est de ces entraîneurs d'âmes "qui balancent toujours entre l'aventure et le repos, l'espérance et le souvenir".

Très sûr de son intelligence et de lui-même, il estime que tout doit céder à son génie, et ne pardonne pas à Nicolas, surnommé Niclo, qui a longtemps béré d'admiration devant lui, non seulement d'avoir échappé à sa tutelle en aimant Laure, dont il est tombé amoureux, lui, Lucien, à l'insu de tous, mais encore de lui avoir fait l'affront d'épouser celle qu'il aime.

La majeure partie du roman de M. Benoit Blihan tourne autour de cet amour contrarié. La jalousie de Lucien, l'inconstance de Niclo, l'amitié amoureuse de Jacques, la dignité douloureuse de Laure font le reste. On pense à tout moment à certaines pages de *l'Intermezzo* de Henri Heine, et surtout à ce lied si profond, si humain et si vrai dans son dépouillement :

"Un jeune homme aime une jeune fille, laquelle en a choisi un autre ; l'autre en aime une autre, et il s'est marié avec elle.

"De chagrin, la jeune fille épouse le premier freluquet venu qu'elle rencontre sur son chemin ; le jeune homme s'en trouve fort mal.

"C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé".

Mais il n'est pas que ces grands premiers rôles. On s'intéresse aussi à leurs comparses, dont font partie Gloria qui a déniaisé Bruno, qui, lassé de Gloria, pervertit la trop crédule petite Annette ; à Eveline, la maman de Niclo, qui a perdu son mari toute jeune ; à Alain, cousin de Niclo, qui aime Laure depuis son enfance ; à Adeline, qui aimait que Niclo l'appelât Line ; à Mariette, qui se fiance à Jacques dans la "Vallée

Heureuse". On s'intéresse enfin à la toute fragile Aurore.

Des bruits de feuilles et de sources accompagnent en sourdine la musique de ce roman de l'adolescence, qui montre comment et pourquoi s'y dénouent les belles amitiés spontanées de l'enfance. On est bercé par de claires forêts on se penche sur des eaux dont les lointains vaporeux sont très *Embarquement pour Cythère*. On est de temps à autre transporté en un pays de songe où tout n'est "qu'ordre, beauté, luxe, calme et volupté", malgré les orages du cœur. Et c'est sans doute parce que M. Benoit Blihan a réussi à parfaitement doser une œuvre délicate, sans jamais verser dans un symbolisme hermétique ou une puérile sensiblerie, que *La Maison des Amis*, livre qui semble conçu en réaction du roman noir, devrait connaître, en raison même des moyens d'évasion qu'il apporte, de sa haute tenue littéraire et de son acuité introspective, l'audience que l'on continue à accorder aujourd'hui encore au *Grand Meaulnes*.

RENÉ MARAN



## OUBLIEUSE MÉMOIRE

Après avoir évoqué les “matins du monde”, les “amis inconnus”, la jeunesse de la nature et du cœur, Jules Supervielle dans son dernier recueil de poèmes au titre si évocateur d'*Oublieuse mémoire*, retrouve tous les grands thèmes de sa poésie, mais les rend plus troublants et plus humains à la fois, par l'écoulement du temps qui métamorphose les souvenirs et alourdit le cœur de l'homme. Dans les *Gravitations* déjà, publiées il y a plus de vingt-cinq ans, le temps était l'inquiétude secrète de cette poésie toujours jeune. Aujourd'hui la “légère mémoire” du poète, sa “sœur obscure”, entre-croise les souvenirs de la nature et de l'homme, en des poèmes où la terre et la mer sont tout imprégnées et vibrantes de souci humain.

Le poète est entièrement maître de ses rythmes et de ses formes poétiques dans lesquelles s'insère chaque courant d'inspiration : il n'a pas abandonné le vers libre, de type claudélien à peine rythmé, où le lyrisme jaillit soudain d'un récit qui côtoyait la prose ; le vers régulier mais court, de six ou huit pieds soutient des poèmes dont l'inspiration discrète glisse, à mi-voix secrète et tendre :

*Grande dame des profondeurs,  
O voisine de l'autre monde,  
Me voulez-vous en eaux profondes  
Aux régions de votre cœur ?*

L'alexandrin enfin exprime un lyrisme plus lourd, une voix plus assurée d'elle-même. Porté par un

rythme large auquel il sait donner une sorte de lenteur solennelle, Jules Supervielle retrouve tout naturellement la grande tradition poétique française. Avec une spontanéité poétique plus grande que celle de Valéry, pour qui le poème prenait toujours la forme, selon sa propre expression, d'un "exercice", Supervielle parvient aujourd'hui à concilier l'inspiration la plus directe et la plus personnelle avec une forme qui a renoué discrètement une tradition poétique vieille de quatre siècles : depuis ses premiers poèmes, sans aucun abandon ni aucun reniement, il est passé progressivement de ce qu'il appelait lui-même un "surréalisme humain" à une sorte de classicisme.

Au terme de cette évolution, le plus long poème d'*Oublieuse Mémoire*, *La Terre chante*, en ses quatorze strophes de dix alexandrins, évoque une terre toute pétrie d'humanité, une terre que l'homme, "au visage alourdi par la nuit", a inconsciemment trahie, en se repliant sur soi et en s'isolant de la nature maternelle qui l'entoure. La terre se ressaisit elle-même en ses jours et ses nuits en ses continents qu'elle invoque comme ses enfants : l'Europe, "Fontaine de l'Espoir et vieux puits de rancœurs", la France, "où tout se tient à la bonne distance", l'Amérique "longue fille", qui court "du pôle sud à l'Etoile Polaire"... Ce long poème, à la démarche à la fois spontanée et majestueuse, restera sans doute, avec le *Cimetière Marin*, la *Jeune Parque* et le *Serpent* de Valéry, l'une des rares grandes compositions lyriques de notre époque qui a trop souvent confondu la liberté de l'inspiration poétique avec le laisser-aller et l'abandon de toute discipline.

\*  
\* \*

A mesure que les années ont passé, la poésie de Supervielle s'est "lestée" d'une densité humaine à laquelle la fuite du temps donne aujourd'hui une réson-

nance douloureuse. Les métamorphoses d'images ou d'évocations, qui ont toujours joué un grand rôle dans sa poésie, ont changé de sens depuis vingt-cinq ans : c'était autrefois une sorte de feu d'artifice, de formes insaisissables, de mirages fuyants comme des nuées, et que le poète s'amusait à fixer un instant en un monde de rêve. Aujourd'hui, aux métamorphoses de l'instant se sont substituées celles des souvenirs qui, pareils aux images de Marcel Proust, trahissent le passé qu'ils devraient faire revivre. En des vers d'une singulière force poétique, le poète prend conscience de son "oublieuse mémoire" à l'âge où il lui faudrait justement serrer ses souvenirs pour se ressaisir enfin lui-même :

*Pâle soleil d'oubli, lune de la mémoire  
Que draines-tu au fond de tes sourdes contrées ?  
Est-ce donc là ce peu que tu donnes à boire  
Ces gouttes d'eau, le vin que je te confiais ?*

Et pourtant cette poésie, obsédée par le "temps perdu" d'un passé qui contient le meilleur de l'espoir, a gardé toute sa jeunesse d'accent, est restée aussi proche de cette nature qui la nourrit : pour reprendre ses expressions anciennes, toujours justes, le poète au "cœur astrologue" continue à vibrer au rythme du monde innocent et fragile dont il évoquait naguère les "colonnes étonnées". Le poète toujours jeune d'un monde tout près encore de son aurore, sent pourtant en même temps l'approche de la vieillesse : peut-être est-ce là son drame le plus intime, ce qui donne à son œuvre récente un charme à la fois si troublant et si profondément humain.

JEAN-LOUIS BRUCH

## LES LAURIERS DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ SONT COUPÉS

On ne dira jamais assez la vertu des Prix littéraires dans la vie intellectuelle française, surtout à une époque où les moyens de diffusion et de publicité se révèlent assez inopérants sur le grand public. Les récompenses entretiennent, de toute évidence, et une sorte d'émulation parmi les autres et une manière d'attraction au regard d'une foule blasée et qui ne sait plus guère, au milieu de l'énorme production actuelle comment former son jugement et décider son choix.

C'est ainsi qu'une attention plus particulière se porte toujours, en juin, sur les Prix — fort nombreux — que décerne l'Académie Française ; deux de ces récompenses : le Grand Prix de littérature, le Prix du Roman constituent de véritables consécration pour ceux qui en sont les bénéficiaires. Cette année, le Grand Prix a été attribué à Maurice Levailant pour l'ensemble de son œuvre, — très juste et très légitime "sanction" à d'abondants et intéressants travaux d'érudition et de recherches. Professeur à la Sorbonne et à l'École Normale Supérieure, Maurice Levailant a publié une édition critique monumentale et définitive, des *Mémoires d'Outre-tombe*, complétée par des pages jusqu'ici inédites ; il dirige encore la publication — en cours — de la correspondance de Lamartine, avec une autorité et une compétence unanimement reconnues.

Pour le Prix du Roman, la situation était un peu plus délicate : l'an dernier, les Immortels n'avaient

pas pu se mettre d'accord sur le noms de Germaine Beaumont et d'Yves Gandon et le Prix n'avait pas été décerné. L'auteur de *La Roue d'Infortune* ayant reçu, entre temps, le Grand Prix de la Société des Gens de Lettres, le Prix du Roman 1948, s'est trouvé disponible cette fois pour Yves Gandon et pour son dernier roman *Ginèvre* dans lequel le jeune et brillant écrivain a su magnifiquement ressusciter l'époque la plus brillante de la Chevalerie. Ainsi se poursuit, sous le plume alerte et colorée, la vaste "chronique de la sensibilité française". Il s'agit donc d'un choix excellent qui met en valeur un auteur très doué et dont les essais critiques sont aussi remarquables que l'œuvre romanesque.

C'est à Mme. Yvonne Pagniez, que l'Académie française a affecté son Prix du roman de 1949 pour son récit : *Évasion 44*. On avait déjà pu apprécier le talent de cette femme de lettres avec la publication de chroniques rassemblées en volume : *Les Pêcheurs de Goëmons de l'Île d'Ouessant*. Pendant les années noires de l'occupation, Mme. Yvonne Pagniez appartint à la Résistance et fut arrêtée par la Gestapo en 1943, puis déportée en Allemagne. *Évasion 44* est le récit des aventures de cette courageuse Française, avec le rude et souple accent de la réalité vécue, dans les geôles, ou dans un Berlin bombardé, où joue la solidarité des hommes et des femmes traqués. Récit qui dépasse en intensité le plus attrayant des romans d'imagination.

L'opinion est et sera très favorable à ces décisions académiques qui marquent pour Maurice Levaillant et Yves Gandon et accessoirement pour Mme. Yvonne Pagniez, un légitime couronnement de carrières vouées aux Belles-Lettres, avec un désintéressement empreint de noblesse.

Au terme du dernier semestre de 1949, les Prix académiques vont marquer une halte dans la distri-

bution des lauriers fatidiques ; il serait donc injuste de ne pas évoquer les plus récents et les plus importants Prix, auxquels la qualité des Jurys confère une autorité certaine et dont l'objet même relève d'activités déterminées.

C'est ainsi que le Prix du Roman Populiste a été attribué à Serge Groussard pour son dernier ouvrage : *Des Gens sans importance*, qui n'a peut-être pas l'intensité dramatique de *Crépuscule des Vivants* et de *Pogrom* mais où l'on retrouve "la patte" d'un romancier-né. Encore plus que "populiste", on serait tenté de dire que *Des Gens sans importance* est surtout un roman psychologique à intrigue quasi-policrière. Cependant les "petites gens" qu'étudie Serge Groussard sont bien des frères de ceux qu'Eugène Dabit, entre autres, illustra dans son *Hotel du Nord*. Le peuple a ses tragédies ; ne leur dénie point cette mention de "populistes" ; on regrette qu'un Prix plus important n'ait encore récompensé un jeune auteur si riche en possibilités et en réalisations.

Le Prix Albert Londres, fondé en 1933, au lendemain de la mort du grand reporter, disparu dans l'incendie du paquebot "Georges Phillipart", a été décerné à Serge Bromberger, dont les enquêtes et les reportages ont une tenue de très grande qualité. On souhaite qu'un journaliste, si fortement armé, vienne désormais plus franchement à la littérature.

Tandis que le dernier Prix trimestriel Sainte-Beuve distinguait M. André Dhôtel, dont la vision du monde n'est pas sans originalité... populiste, le Prix des Ambassadeurs se portait sur le roman *Malicroix* d'Henri Bosco, dont le Jury Renaudot en 1946 avait déjà fait son lauréat avec *le Mas Théotime*. Cette récompense "diplomatique" met de nouveau en valeur l'œuvre d'un écrivain, amoureux lyrique de la Provence montagnaise qui embaume dans ses livres avec des pointes

de mystères empruntées aux superstitions de ses bergers méridionaux.

Si l'on dresse donc le palmarès de ces derniers Prix, on en arrive vite à cette conclusion qu'aucun d'entre eux n'a "sorti" une nouveauté ou encouragé des débuts ; tous ont marqué (à l'exception du Prix Albert Londres) une étape dans la carrière d'écrivains plus ou moins chevronnés, d'un moins de trente ans comme Serge Groussard à un plus de soixante ans comme Henri Bosco.

Or, il est remarquable que, pour l'attrait des Prix, le public en attend précisément des attestations portant sur quelques débuts sensationnels. Faut-il croire que l'époque actuelle ne favorise pas "les premiers pas" des écrivains en herbe ?... La seconde moitié de l'année nous réserve, sans doute, des surprises. Après les consécration du Printemps et de l'Eté, viendront peut-être les révélations de l'automne et de l'hiver.

PIERRE DESCAVES

## LA VIE MUSICALE

### LE FESTIVAL DE MUSIQUE ROMANTIQUE DE STRASBOURG

C'est la musique romantique qui a été choisie, après la musique de Bach il y a deux ans, après l'ensemble de la musique française l'an dernier, pour le festival de Strasbourg qui occupe le milieu de ce mois de juin. Il faut d'abord se féliciter de voir "centrer" sur une époque ou sur une école tout l'intérêt d'une manifestation d'aussi large envergure. Rien n'est mieux pour servir la musique que de présenter ainsi de grands ensembles. Mais rien n'est sans doute plus opportun que d'évoquer aujourd'hui les grandes figures du romantisme, puisque bien des signes nous montrent l'"actualité" des idées, des tendances qui se manifestèrent au temps de Weber, de Schubert, de Schumann et de Berlioz, et qui sont si voisines de celles dont on aperçoit en ce moment l'apparition.

Que Strasbourg soit le théâtre de ces fêtes romantiques c'est en vérité bien plus un de ces retours voulus par le destin qu'une pure coïncidence due au hasard : en cette ville — carrefour des grandes voies où circulent les idées — on se trouve au lieu même où le sens du mot *romantisme* se fait plus clair. Victor Hugo l'a noté dans *le Rhin* : c'est là que les beautés de la nature et l'œuvre des hommes s'unissent le plus harmonieusement pour enchanter les yeux et pour émouvoir les cœurs. Mais c'est là aussi qu'en 1770, Herder et Goethe se rencontrèrent. De leurs longs entretiens dans cette ville, toute l'œuvre de Goethe porte la trace. Herder,



tout féru des chants populaires dont il allait bientôt publier un recueil, tout occupé de ses recherches sur l'origine du langage, Goethe, cherchant à s'orienter au milieu des influences contradictoires jusqu'alors subies, décidé à rejeter le néo-classicisme, admirant toujours Rousseau, se pénétrant de Shakespeare, — ces deux hommes rêvent ensemble d'une forme d'art qui devrait tout à la nature. Beethoven va dire bientôt de la musique : "Venue du cœur qu'elle aille au cœur"! — comme Goethe écrira : "Toute règle étouffe quoi qu'on dise, le vrai sentiment de la nature et son expression fidèle". Comme Goethe, Beethoven, et Berlioz plus tard vont se tourner vers la nature, et vers Shakespeare, parce que Shakespeare (c'est Goethe qui le dit encore), "a créé des hommes comme Prométhée". Les musiciens romantiques, comme poètes, ne vont plus regarder seulement les dieux et les héros de l'antiquité gréco-romaine — ou du moins, lorsqu'ils les contempleront, ce sera pour tâcher de découvrir sous la toge ou sous la chlamide, le cœur de l'homme antique, tout pareil en ses désirs et en ses passions au cœur de l'homme contemporain.

Un vaste panorama tel que celui qu'on nous présente à Strasbourg, nous permet de mieux comprendre par la confrontation des œuvres nées durant toute une époque assez longue, et qui, malgré les caractères communs à toutes les productions de l'école, portant chacune la marque de leur origine, du tempérament, propre de leur auteur, des lieux où elles ont été conçues ce panorama nous fait saisir en même temps la nouveauté des idées et leur diversité. Et c'est dans tous les domaines de l'art musical qu'on les constate : symphonie, musique de chambre, lieder, ouvrages de théâtre. Il se passe dans la musique un phénomène analogue à celui qui a, dans le même temps, modifié si profondément la littérature. Ce sont d'abord les idées,

c'est d'abord le contenu expressif des œuvres qui paraît modifié, alors que la forme demeure encore toute voisine de la forme classique. La coupe, les développements ne changent que fort peu. Mais dans ce moule presque semblable au moule traditionnel, l'artiste coule une substance bien différente de celle qu'y versaient ses devanciers. Bien vite cependant, le moule éclate, comme si la matière qu'on y verse était trop brûlante pour qu'il puisse résister à cette chaleur. Les vieilles formes trop rigides s'élargissent. La carrure, les coupes régulières, disparaissent. La symphonie, toute voisine encore de la Suite, ne se contente plus de traduire de vagues sentiments, elle cherche à préciser son objet. Beethoven, dans la *Pastorale*, veut "peindre" des tableaux dont l'auditeur n'ait aucune peine à situer le lieu au bord d'un ruisseau ou à l'orée des bois, tandis que les nuées de l'orage s'amoncellent, ou après qu'elles se seront dissipées. Berlioz va plus loin, et pour atteindre son but, il lui faut le secours d'un programme imprimé, expliquant le détail sans lequel ses intentions risquent de n'être pas comprises. Et le poème symphonique naît un peu plus tard avec Liszt — un poème où la musique commente, illustre, une donnée littéraire.

Rêve peut-être chimérique, et qui tend à cette fusion des arts en un art total, comme le voudra Wagner, rêve précisé par Baudelaire dans le sonnet des *Correspondances* de *Spleen et Idéal*. Rêve inaccessible sans doute, mais dont la "musique pure" finit par s'accommoder : car peu nous importe, au fond, qu'elle permette à l'imagination de construire ce que chacun veut apporter en appoint au compositeur qu'il écoute, puisque l'essentiel est bien qu'il trouve dans la musique ce que Shakespeare appelait l'aliment du rêve et de l'amour. Et c'est cela qu'elle demeure, cette musique immatérielle, c'est cela qu'elle veut être au temps du romantisme plus encore qu'en toute autre époque.

On a fort critiqué le romantisme, et souvent avec injustice. On y a vu une sorte de dérèglement de l'esprit; on l'a opposé à l'art raisonnable de l'époque classique. Nous voyons mieux aujourd'hui, après un siècle passé, que les grands romantiques n'ont pas été tant qu'on l'a dit, des "maîtres d'erreur". Pour nous, les plus révolutionnaires de ces musiciens se rattachent au passé. Sous le bouillonnement des idées, nous retrouvons quand même la rigueur du plan, la logique de la forme. Et nous comprenons que cette révolution, si révolution il y eut, fut salutaire en ce qu'elle brisa des formes qui tendaient à se figer, en ce qu'elle libéra le rythme et élargit l'harmonie.

Et nous suivons aujourd'hui encore les musiciens romantiques sur les chemins qu'ils ont ouverts, sur les chemins où d'autres, qui nous suivront à leur tour, s'engageront demain.

## II

### CHOPIN ET LA FRANCE

Parmi les manifestations qui s'inscrivent au programme du festival de musique romantique de Strasbourg, deux sont consacrées à Chopin. La première est une exposition, installée dans le cadre somptueux du Palais de Rohan, et qui est ouverte pendant toute la quinzaine que dure le festival. La seconde est une soirée donnée au Palais des Fêtes sous le patronage du Comité national constitué pour la célébration du centenaire de la mort de Chopin.

L'exposition est merveilleuse : elle réunit à peu près tout ce que l'on peut souhaiter de connaître sur le musicien des *Nocturnes* et des *Ballades* : énumérer tous ces documents serait fastidieux. Il faut les voir, il faut

s'arrêter longuement devant les vitrines où reposent lettres et autographes musicaux, livres et portraits. Il faut rêver devant l'admirable peinture de Delacroix où revivent les traits d'un visage marqué par le destin. Mais c'est peut-être une des dernières lettres tracées par une main qui déjà semble ne plus tout à fait obéir à la volonté du malade, qui nous retient davantage. La dernière phrase d'adieu est déchirante comme un sanglot...

Le gala de la Salle des Fêtes débuta par un hommage rendu par M. Roland-Manuel à la mémoire de Chopin. L'orateur sut marquer en termes excellents les raisons que nous avons d'admirer et d'aimer le grand romantique polonais : aux raisons qui sont celles de tous les hommes sensibles à la musique, s'ajoutent pour les Français d'autres motifs, et qui les font regarder comme l'un des leurs le compositeur qui sut cependant incarner si profondément l'âme même de son pays, ses aspirations à la liberté, ses espoirs, ses révoltes et son indomptable fierté.

Ce fils prodigieux de la Pologne était aussi un petit fils de la Lorraine. Tous les biographes de Chopin ont parlé des origines lorraines de Frédéric Chopin ; ils ont répété que son père, Nicolas Chopin, était venu de France en Pologne et qu'il épousa le 2 Janvier 1806 à l'église de Brochow, Justine Krzyzanowska dont il eut un fils, né le 22 Février 1810 à Zelazowa-Wola, lequel reçut les prénoms de François-Frédéric. Mais là s'arrêtaient les renseignements donnés sur l'origine des Chopin, jusqu'au jour — ce fut en 1926 — où M. Pereswic-Soltau retrouva et publia un acte décisif : une réponse faite par Nicolas Chopin à un questionnaire officiel lorsqu'il demanda et obtint sa retraite comme professeur de langue et littérature françaises au lycée de Varsovie et aux écoles militaire. Nicolas Chopin, dans cette pièce, déclare être fils de François

et de Marguerite, né le 17 Avril 1770 à Marainville, en Lorraine, petit village qui est au pied de la colline de Sion.

M. Edouard Ganche, à qui l'on doit d'excellents livres sur Chopin, se hâta d'éclaircir ce problème dès qu'il connut la découverte de M. Pereswic-Soltau : il écrivit au curé de Marainville et le pria de lui transcrire les actes des registres paroissiaux concernant la famille Chopin. On apprit ainsi que Nicolas — le père du compositeur — était né, non en 1770, mais en 1771, et qu'il était le fils d'un François Chopin, charron, lui-même fils d'un premier Nicolas Chopin, vigneron, demeurant à Ambecourt. L'ascendance lorraine des Chopin s'établissait grâce à ces renseignements jusque dans le premier quart du XVIIIe. siècle, peut-être même jusque dans les dernières années du XVIIe.

Pourquoi Nicolas Chopin quitta-t-il la France ? A quelle date émigra-t-il ? Pourquoi n'essaya-t-il pas d'y revenir ?

Édouard Ganche n'a rien pu savoir des raisons qui retinrent Nicolas si loin de son pays. Il a seulement appris qu'après l'insurrection de 1794, Nicolas Chopin tenta par deux fois de quitter Varsovie. Comme il donna à son fils pour second prénom celui de François, c'est-à-dire celui de son propre père, ce souvenir semble indiquer que les liens de famille n'étaient pas encore rompus. Mais sans doute Nicolas ignora-t-il la mort de sa mère survenue le 5 Fructidor an II, la France étant alors en guerre avec la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre, la Sardaigne et l'Espagne — et par conséquent complètement encerclée, et, d'autre part, la Pologne étant elle-même alors en pleine insurrection, enfin Nicolas se trouvant à ce moment sous les drapeaux.

Cependant lorsque, la paix revenue, les liens de famille auraient pu se renouer aisément, les relations

ne semblent pas s'être rétablies entre Nicolas Chopin et ses parents lorrains. On s'en est étonné. Fut-ce parce qu'il se sentait si bien déraciné qu'il n'éprouvait pas le besoin de retrouver rien de son passé ? Fut-ce parce que, ayant épousé une fille noble, il eût rougi de son père, modeste charron de village ? Mais François Chopin avait quitté ce métier pour reprendre l'état de vigneron qui était celui de son père. En 1800, il se remariait à une veuve, Marguerite Laprêvotte, âgée comme lui de soixante-cinq ans. Il allait mourir le 31 Janvier 1814, à soixante-quinze ans. Nicolas put ignorer le décès de son père, survenu en pleine invasion. Mais il avait deux sœurs, Anne et Marguerite, et qui vivaient encore lorsque Frédéric vint à Paris à l'automne de 1831. Elles ne moururent qu'en 1845, et Chopin vécut à Paris sans qu'il ait paru même soupçonner l'existence de ses vieilles tantes. Celles-ci ignorèrent-elles également la venue de leur neveu dont les succès durent cependant trouver un écho jusqu'en Lorraine ? Frédéric Chopin traversa deux fois la Lorraine, en 1834, où il fit un voyage au Rhin, et en 1836, où il alla en Bohême. Nicolas Chopin vint lui-même à Carlsbad en 1835 ; il ne songea pas à revenir aux lieux de son enfance et ne donna point de nouvelles à ses sœurs. Fut-ce brouille ou simplement indifférence ? On ne sait. Fut-ce ignorance de la part de Frédéric ? C'est vraisemblable. Mais celui-ci devait se lier à la France par d'autres attaches. Et puis son génie, même quand il trouve des accents si profonds pour chanter sa patrie, l'emporte dans un monde idéal où se confondent la nostalgie de la terre natale et les orages de son propre cœur—un monde si loin du nôtre qu'on ne l'atteint que par les chemins de la solitude quelles que soient les agitations de l'existence terrestre.

RENÉ DUMESNIL



**Situation unique**

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte  
4, Rue Ibn El-Machtoub, Tél. 45576, Madame MORIN

**Les programmes officiels**

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

**BACCALAURÉAT**

1<sup>re</sup> PARTIE

2<sup>e</sup> „ : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

\* \* \*

**UNE SECTION ANGLAISE**

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais

Cours Supérieur de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI - PENSION — AUTOBUS

Rentrée le Jeudi 6 Octobre 1949

# **BANQUE MISR**

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

---

**Siège Social : LE CAIRE**

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

---

**Succursale à Alexandrie :**

**19, Rue Talaat Harb Pacha**

◆

**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES  
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.  
CORRESPONDANTS  
DANS LE MONDE ENTIER.**

◆

**Toute Opération de Banque  
Location de Coffres Forts  
Caisse d'Epargne**



# **BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE**

Société Anonyme Egyptienne

<b>Capital Souscrit</b>	<b>L.Eg.</b>	<b>1.000.000.—</b>
<b>Capital Versé</b>		<b>500.000.—</b>
<b>Reserve</b>		<b>200.000.—</b>



Siège Social au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.  
Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.



**TRAITE TOUTES  
OPÉRATIONS DE BANQUE**



Location de coffrets privés modernes dans  
une chambre forte.



R.C.C. 39

R.C.A. 692

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

# NOUVEAUTÉS

# D'AUTOMNE

AUX  
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

**PIERRE JOUGUET**

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

UNE RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

**ÉTIENNE DRIOTON**

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

**GASTON WIET**

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

**BERNARD DES ESSARDS**

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

**ALEXANDRE PAPADOPOULO**

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

**Capitaine BOUCHARD**

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

**VLADIMIR VIKENTIEV**

LE CHOC (*roman*)

Volumes in-16°

**TAHA HUSSEIN**

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

**TEWFIK EL HAKIM**

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

**GEORGES DUMANI**

LA PAIX DU SOIR (*roman*)

VUES SUR LA GUERRE

LE TEMPS DE SOUFFRIR

**MAHMOUD TEYMOUR**

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

**CAPITAINE G...**

UN TÉMOIGNAGE

**GASTON BERTHEY**

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA  
REVUE DU CAIRE

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

---

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

---

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;  
pour l'Étranger, le port en plus.

---

N.B. — LE DIRECTEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 11 h. sauf les samedi et dimanche.